

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

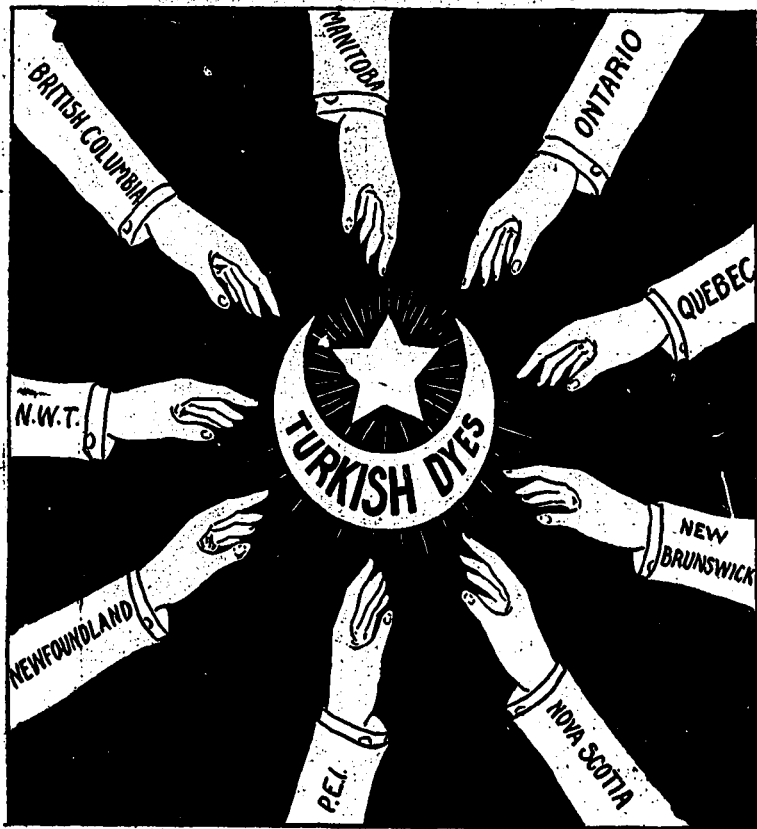
Vol. I. No 6

MONTREAL, 15 MAI 1900.

Un an 25 cts. Le numero 3 cts.



—Ne t'alarme pas, ma pauvre chérie ; ne t'agite pas ; laisse-moi reprendre les choses à l'original



Tous les veulent

Les "Turkish Dyes" teignent le Coton, la Laine, la Soie, les Plumes et autres articles excellemment. . .

Envoyez-nous une carte-postale pour avoir notre brochure gratuite : "COMMENT BIEN TEINDRE." : : :

BRAYLEY SONS & CIE

58 WELLINGTON, MONTREAL.



LE GRAND REMEDE CANADIEN

SPRUCINE



Pour les Rhumes, l'Enrouement, le Croup, l'Asthme, la Bronchite, la Coqueluche

Dans les cas de toux obstinée et de Consommation pulmonaire, etc., où les médecins ordonnent l'huile de Foie de Morue, on trouvera très avantageux d'y ajouter une dose de SPRUCINE, qui rendra l'huile plus agréable à prendre et plus efficace.

Sprucine! Est une préparation véritable de Gomme d'Épinette, de Cerisier Sauvage, et de Marrube (Horum).

Comme remède contre le Rhume, n'a pas d'égale.

Lisez avec soin les certificats suivants :

B. E. MCGALE,

Montréal, 21 mars 1883.

Cher Monsieur,

Nous avons fait usage de votre SPRUCINE dans notre Couvent ces quatre ou cinq dernières années, et nous pouvons consciencieusement la recommander comme un bon remède pour la toux, le rhume et les affections des bronches.

J'en ai envoyé à notre Maison-Mère où l'on s'en sert maintenant, et là aussi on en est entièrement satisfait.

L'usage de la SPRUCINE devrait être répandu partout, car il est certain que ce remède est bien tel que vous le prétendez.

La Supérieure de l'Académie Ste-Anne.

B. E. MCGALE,

Eardley, P. Q.

Cher Monsieur,

Il y a 4 ou 5 ans que je vends votre SPRUCINE, je m'en suis servi moi-même de temps à autre, et je puis le recommander comme un remède sûr pour la toux. Nombre de mes pratiques peuvent certifier la même chose.

A. S. DOWD.

Mr B. E. MCGALE,

Mississippi Station.

Cher Monsieur,

Vous pouvez juger d'après la quantité de "SPRUCINE" que je vends, combien ses qualités doivent être appréciées par mes pratiques.

Je tiens un magasin général depuis dix ans, et pendant ce temps j'ai eu en main un grand nombre de remèdes patentés, et je puis affirmer que la "SPRUCINE" a donné plus de satisfaction qu'aucun autre.

J'ai beaucoup de plaisir en recommandant la SPRUCINE à mes amis et à mes pratiques pour les RHUMES, les ENROUEMENTS et les BRONCHITES. En agissant ainsi je suis certain qu'ils seront pleinement satisfaits.

W. D. MAACE.

Demandez la Sprucine et prenez pas d'autres - prix 25 cents la bouteille.

B. E. MCGALE, Chimiste Montreal.

Ne soyez pas trompés

Les Véritables Préparations du Dr. Coderre portent sa Signature et sa Photographie

LES PRÉPARATIONS

DU

DR. CODERRE

sont approuvées par les Professeurs de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal, de la Faculté de Médecine de l'Université du Collège Victoria.



LES PRÉPARATIONS

DU

DR. CODERRE

prescrites et employées dans sa pratique depuis 50 ans, avec le plus grand succès, sont aujourd'hui les Remèdes de Famille les plus en vogue.

SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE

Tel que prépare par J. EMERY CODERRE, M. D., Professeur de Matières Médicales et de Thérapeutique

MÈRES ET NOURRICES

Lisez avec soin les avantages que le Sirop de Coderre a sur tout autre Sirop Calmant ou Cordial offert pour les maladies des enfants.

- LE SIROP DES ENFANTS DU DR CODERRE est préparé avec soin, suivant la formule du Dr. Coderre, et à été employé par lui dans sa pratique privée pendant des années ayant au delà de 50 ans d'expérience.
- LE SIROP DE CODERRE est hautement recommandé par les Professeurs de la Faculté de Médecine du Collège Victoria, Montréal.
- LE SIROP DE CODERRE est parfaitement sûr et peut être administré sans aucun danger contre les maladies pour les quelles il est recommandé.
- LE SIROP DE CODERRE est exempt de tout repos ou de substances désagréables.
- LE SIROP DE CODERRE guérit les Coliques et les douleurs de la dentition.
- LE SIROP DE CODERRE guérira la diarrhée des enfants et les irrégularités des intestins causées par la dentition.

CERTIFICATS

Nous soussignés, Médecins, après avoir pris communication de la composition du SIROP DES ENFANTS, certifions que ce Sirop est préparé avec des substances médicamenteuses propres au traitement des maladies des enfants, telles que :—Coliques, Diarrhée, Dyssenterie, Dentition douloureuses, Toux, Rhume, etc., etc.

- E. H. TRUDEL, M. D., Professeur d'accouchements et des Maladies des Femmes et des Enfants.
- J. B. BIBAUD, M. D., Professeur d'Anatomie.
- P. MUNROE, M. D., Professeur de Chirurgie et de Clinique Chirurgicale.
- P. BEAUBIEN, M. D., Professeur de Pathologie interne et de Clinique Médicale.
- THS. E. D'ODET D'ORSONNENS, M. D., Professeur de Chimie et de Pharmacie.
- HECTOR PELLETIER, M. D., Professeur d'Instituts de Médecine.
- A. B. CRAIG, M. D., Professeur de Médecine Légale et de Botanique.

- A. T. BROUSSEAU, M. D., Professeur de Botanique.
- G. O. BEAUDRY, M. D., Démonstrateur d'Anatomie.
- A. B. GRAIG, M. D.
- L. B. DUROCHER, M. D.
- O. RAYMOND, M. D.
- D. W. ARCHAMBAULT, M. D.
- L. O. BEAUDRY, M. D.
- A. P. DEL VECCHIO, M. D.
- ALEX. GERMAIN, M. D.
- ELZEAR PAQUIN, M. D.
- J. A. ROY, M. D.

L'AMI DU LECTEUR

JOURNAL LITTÉRAIRE MENSUEL

ABONNEMENT :

Douze mois 25 cts.

Un numéro 3 cts.

Pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration
s'adresser à

LA CIE DE L'AMI DU LECTEUR,

No 2 Maple Avenue,

Montréal.

Téléphone Main 187.

MONTRÉAL, 15 MAI 1900.

PRONOSTICS DE LA TEMPÉRATURE

POUR MAI

POUR JUIN

16—Légère gelée, beau temps.	1—Tonnerre.
17—Variable.	2—Chaud.
18—Changeant.	3—Beau et clair.
19—Averses.	4—Plus chaud.
20—Pluvieux.	5—Nuageux.
21—Chaleur accablante, tonnerre.	6—Douteux, pluie.
22—Chaud.	7—Menaçant.
23—Très chaud.	8—Orage électrique.
24—Nuageux.	9—Très chaud, tonnerre.
25—Grosse pluie, grêle.	10—Averses.
26—Nuageux et pluvieux.	11—Tonnerre.
27—Orage et tonnerre.	12—Pluie abondante.
28—Sombre, pluvieux, grêle.	13—Plus frais.
29—Brumeux, humide.	14—Temps agréable.
30—Beau et frais.	15—Plus frais.
31—Très beau.	

ADOLESCENTE

Enfant dont les doux yeux n'ont point connu les larmes !
Enfant dont le cœur pur
Met des roses partout, à tout trouve des charmes
Et teinte tout d'azur !

Enfant dont les pieds blancs ignorent les épines
Qui bordent le chemin,
Qui sourit aux oiseaux, aux prés verts des collines,
Aux chansons du matin !

Enfant que nul souci ne tyrannise encore,
Que nul espoir défunt
N'enlace lentement, ne mine et ne dévore
Comme un mortel parfum !

Enfant, le jour s'est fait dans ton âme éclairée :
Un monde est né pour toi.
Tu te sens tour à tour radieuse, enivrée
Et tremblante d'effroi.

Les jeux n'ont plus pour toi d'attraits, la solitude
Est mieux selon ton cœur :
En lui tu crois entendre une voix qui prélude
A des chants de bonheur.

Le silence te parle une langue nouvelle,
La nuit a des éclats ;
La mer a des sanglots et la nature est belle :
Tu ne le savais pas !

Le rêve de ton cœur est parsemé de roses,
D'étoiles, de rubis ;
Un dieu nouveau l'anime et l'ombre où tu reposes
Le peuple de Péris.

D'un palais enchanteur tu te crois souveraine ;
Tout est selon tes vœux :
Tu n'as qu'à désirer, sans même avoir la peine
De dire : " Je le veux ! "

Mais l'aurore a paru ; le jour naît ; tu t'éveilles
A la réalité :
Il ne te reste plus de toutes ces merveilles
Que leur fragilité.

Et ce rêve charmant est celui qu'à ton âge
Toute âme a fait un jour ;
Et l'inconnu céleste, au souriant visage,
C'est le dieu de l'amour.

Oh ! n'est-ce pas qu'aimer est doux, que sur la terre
C'est pressentir les cieux ?
Que pour être parfois cuisant, sombre, éphémère,
Aimer c'est être heureux ?

Amour de mes quinze ans, purté dans l'ivresse,
Mouillé parfois de pleurs,
Dis ! qu'es-tu devenu, rayon de ma jeunesse ?...
— Fané comme les fleurs !

Oui ! depuis ma pauvre âme, érasée et meurtrie
Dans son rêve écoulé,
Git, pâle, sur les rocs, comme un être sans vie
Que la vague a roulé.

Enfant, tu veux aimer ! tu veux ce bien suprême ?
Hélas ! tu veux souffrir,
Tu trouveras unis de ce doux mot : " Je t'aime ! "
Le vivre et le mourir.

Si celui qui remplit ton cœur et ta pensée
Manquait à ses serments,
Ne te vouerait-il pas, ô pauvre délaissée !
Aux plus cruels tourments ?

Tes nuits s'écouleraient dans de noires alarmes,
Songeant s'il reviendra,
Et tes yeux mouilleraient ton sein d'amères larmes
En priant pour l'ingrat.

Le vide, autour de toi, se ferait effroyable,
Comme autour de la mort,
Et tu ne trouverais pour seule chose aimable
Que la nuit qui t'endort.

Enfant, oh ! veille bien ! ton âme se rebelle ;
Ton cœur s'épanouit :
Voici les papillons cherchant la fleur nouvelle
Écluse dans la nuit !

Garde-toi de tous ceux dont les parures folles
Eblouissent les yeux ;
A leur fatuité souris ; à leurs paroles
Offre un front sérieux !

Aimer, donner son cœur est une chose grave,
L'amour est un enfant ;
Il vous met quelquefois une cruelle entrave
Qui fait couler du sang.

Il te faut cependant à cette loi fatale
Obéir à ton tour ;
Il te faut des baisers pour fleurir ton front pâle ;
Il te faut de l'amour.

Aime, enfant ! c'est la vie. Aime et cache en ton âme
Ton précieux trésor !
Aime ! c'est le vrai bien ; c'est le rayon, la flamme
Et c'est le ciel encor.

GRACIEUX FAURE,

FEUILLETON DE "L'AMI DU LECTEUR"

LE PETIT CINQ

M. de Rabelcourt, assis sous une tonnelle de jasmin, au fond de son jardin anglais, murmura.

—Je suis un lâche !

Et il ajouta presque aussitôt ce commentaire, qui n'alla pas plus loin que les parois vertes, immobiles dans la chaleur de juin :

—Elle n'a plus que moi. Je suis son seul appui. Elle a crié vers moi, voici déjà trois semaines, et je n'ai pas bougé. Je suis un lâche !

Chaque jour, plusieurs fois, M. de Rabelcourt s'adressait à lui-même ce propos désobligeant, et il ne pouvait se décider à quitter le domaine de Wimerelles, où il habitait l'été, à un quart d'heure au-delà de la frontière belge. Court et alerte, la figure pleine, colorée, M. de Rabelcourt appartenait à cette catégorie des hommes âgés qui restent jeunes. Il suffisait d'observer les yeux de M. de Rabelcourt, des yeux gris bleu, toujours frémissants et vibrants, qui s'amusaient à regarder, qui fouillaient, qui interrogeaient, qui lisaient le regard ou le sourire d'autrui, pour deviner que cet homme avait, ou se croyait un talent singulier de psychologue. Pour lui, toute visite, toute rencontre, même banale, ressemblait à une consultation, et tournait à l'expérience. Il avait l'air de demander à ceux qu'il abordait pour la première fois, surtout aux femmes qu'il trouvait infiniment plus intéressantes que les hommes : "Quel est ce cœur ? Bat-il ? Ne bat-il pas ? Battra-t-il ? A-t-il un secret ? Peut-on savoir ?" et à ceux qu'il retrouvait, même à bref intervalle : "Où en sommes-nous, depuis l'autre jour ?"

Tout s'expliquait, lorsqu'on apprenait que M. de Rabelcourt avait été dans la diplomatie, et cette tension perpétuelle de sa curiosité vers l'inconnu féminin, l'insistance et le papillonnement de ses yeux, le tour insidieux de sa conversation, perdaient de leur singularité, et devenaient une transposition, excusable et gênante, de l'habitude professionnelle. On se disait qu'il avait un tempérament de diplomate, qu'il continuait dans les salons sa carrière interrompue par la retraite, et, si on craignait encore sa manière, on ne s'en étonnait plus.

Il passait donc, dans deux capitales au moins, pour un homme d'esprit. C'eût été le calomnier, d'ailleurs, que de lui refuser une certaine sensibilité. Il aimait ses souvenirs de Washington, où il avait débuté comme attaché d'ambassade, de Montevideo, de Valparaiso, de Lima où il avait lentement monté en grade, de Buenos-Ayres, où, devenu ministre, dans la même Amérique d'où on ne le sortait point, il avait vieilli, jaloux, croyait-il, oublié en réalité ; il aimait les dépêches qu'il avait adressées à vingt ministres successifs, et qu'il était seul à connaître ; il aimait des images familières que le seul mot d'Amérique évoquait devant lui. Il aimait ses voyages d'autrefois dans les défilés des Cordillères, et son repos d'à présent dans la campagne plate de la frontière belge, son chalet de brique, son jardin si différent d'une forêt vierge,

son angora qui ressemblaient à une chenille jaune, ses décorations, au nombre d'une vingtaine, enfermées dans un écrin aussi gros qu'une valise ; il aimait son cercle de Bruxelles où il passait régulièrement le samedi et le dimanche de chaque semaine ; il aimait aussi la comtesse (Guillaumette, sa petite nièce, sa dernière parente, mariée à un officier de cavalerie, celle-là justement, au sujet de laquelle, depuis vingt et un jours, M. de Rabelcourt s'accusait d'égoïsme et d'irrésolution.

"Chère enfant ! murmurait-il, sous la tonnelle de jasmin. A peine huit ans de mariage, et déjà malheureuse ! Elle si jolie, si spirituelle, si ailée ; un peu le portrait de mon frère, un peu le mien, avec une grâce qui n'est qu'à elle ! Et je n'ai pas répondu à sa lettre ! Et je ne suis pas accouru chez elle !... Tu vieillis, Rabelcourt, tu as peur d'un voyage en Berry ; tu jouis de ton repos, tandis que Guillaumette pleure et t'attend !"

L'ancien diplomate interrompit son monologue, pour chasser, d'une pichenette, un pétale blanc qui venait de tomber, en tournoyant, sur la manche de sa jaquette. Puis il releva son regard, et, par la baie cintrée de la tonnelle, contempla amoureusement, avec l'inquiète tendresse qui précède un adieu, le rectangle allongé que formait son jardin.

"Voilà donc ce qui me retient !" pensa M. de Rabelcourt.

Il releva la tête, qu'il avait un penché en avant, pour mieux voir par-dessous les tiges folles qui pendaient du cintre et diminuaient l'ouverture de la porte, et il appela :

—Eugène ?

Rien ne répondit d'abord, puis le sable d'une allée craqua, de plus en plus nettement, sous des pas qui se rapprochaient. Le valet de chambre de M. de Rabelcourt, blond et gourmé, vêtu de noir, apparut à l'angle d'un massif.

—Eugène, tu vas monter dans ma chambre et préparer ma valise. Je prends l'express ce soir. Mets mon habit numéro deux : c'est pour la campagne.

Le pas s'éloigna, et se perdit dans le silence de la plaine accablée sous le soleil, tandis que M. de Rabelcourt tirait de sa poche une enveloppe lilas, déjà usée aux angles, l'ouvrait pour la vingtième fois, et relisait, en sautant les phrases inutiles et en scandant les autres, une lettre qu'il aurait pu réciter.

"Mon cher oncle, je veux vous donner d'abord des nouvelles des enfants... Jean, Pierre... Ta, ta, ta... Louise souffre des dents... Ta, ta, ta... Robert... Ta, ta, ta... Quant à moi, j'aimerais mieux ne pas répondre à vos questions, si affectueuses. Il ne faut interroger que ceux qui sont jeunes, gais, contents, car, sans cela, on s'expose à se charger, hélas ! inutilement, de la peine des autres. Non, mon oncle, je ne suis plus la nièce rieuse que vous avez connue ; je voudrais pouvoir m'en aller loin, à Buenos-Ayres, à Lima, et vivre libre avec vous. J'en ai assez de la vie. C'est trop lourd. Ah ! bien sûr, quand mes filles seront en âge de se marier, je leur dirai de réfléchir à deux fois, à cent fois... Mais qu'est-ce que je vous raconte ? Il y a une faiblesse à se plaindre. Oubliez ce que je viens d'écrire... Surtout ne me répondez rien à ce sujet ; ce serait désastreux. Racontez-moi plutôt la fin de cette histoire que vous aviez commencé à me dire, dans votre dernière lettre, l'histoire de cette madame de... Ta, ta, ta. — Recevez, mon cher oncle... Ta, ta, ta. — Post-scriptum :

Edouard est revenu d'Algérie, voilà neuf semaines. Il se porte parfaitement."

M. de Rabelcourt soupira longuement, en remettant la lettre dans sa poche, mais sa physionomie, comme sa voix, était devenue de plus en plus ferme, à mesure qu'il lisait.

"Est-ce assez clair, dit-il tout haut, assez limpide ! Il n'y a pas besoin d'être diplomate pour déchiffrer cette pauvre énigme. C'est l'éternelle dépêche du livre de la vie. Guillaumette se plaint de son mari ; elle souffre à cause de lui ; la sécheresse du post-scriptum est assez éloquente : "Edouard se porte parfaitement." Et la lettre de Guillaumette révèle une douleur qui éclate, une surprise ; elle est un cri. Alors, quoi ? Je ne vois que deux hypothèses : une aventure algérienne, que cette pauvre enfant a découverte, ou bien une en Berry, au retour, dans ce coin paisible où elle se réjouissait de passer leurs trois mois de congé... Je vais savoir ce qu'il en est. Elle me le dira, puisqu'elle m'a pris pour confident. Je pars, Guillaumette ! Je pars ! Je vais t'aider !"

Il traversa son jardin, dans toute sa longueur, ouvrit l'écrin des Ordres, où il choisit une décoration que don Pedro avait attachée lui-même sur la poitrine du "cher ministre," et ne put s'empêcher de sourire tristement, en passant le ruban à sa boutonnière. "Je rentre dans la diplomatie active, pensa-t-il, et il est de bon augure d'emporter avec soi le témoignage de ses meilleurs succès. Puissé-je réussir, comme j'ai réussi dans l'affaire de la concession Jacobson !"

Il dina, et, la nuit venue, monta dans le rapide qui venait de Bruxelles.

Le voyageur ne fit que traverser Paris. Cinq ou six courses entre l'arrivée, au petit jour, par la gare du Nord, et le départ, dans l'après-midi, par la gare d'Orléans, lui rendirent son élan naturel, qu'une nuit de tressautements et d'éveils brusques avait un peu déprimé. Quand il fut remonté en wagon, et qu'il se sentit rouler vers ces campagnes du Berry dont il n'était plus séparé que par quelques heures de route, il retrouva toute la confiance en son étoile diplomatique, toute l'humeur vibrante, toute l'abondance d'idées et de formes oratoires, qu'il avait connues jadis, la veille des audiences principales ou des entrevues avec les ministres de l'Amérique du Sud. Son imagination le devançait et lui représentait le château de Monant, vieille demeure familiale, d'où il s'était échappé de bonne heure pour courir le monde. La dernière fois qu'il avait pris le chemin du Berry, c'était pour assister au mariage de Guillaumette. On avait retardé les noces d'un mois, afin que l'oncle diplomate eût le temps d'arriver. Comme il revoyait nettement ces deux tours bâtarde reliées par un corps de logis, posées sur une colline et enveloppées de châtaigneraies descendantes ; la tente fleurie de drapeaux, de gerbes de marguerites et de bleuets, où avait eu lieu le déjeuner, au retour de l'église, et ce départ précipité, disputé, plein de trouble et plein de joie des jeunes mariés, qui se levaient de table avant leurs hôtes, et quittaient la salle pour se rendre à la station voisine, tous deux, tous seuls, mais suivis par la pensée de tous ! Était-elle jolie, en ce moment-là, cette Guillaumette, radieuse et émue, à qui cent amis et amies, Parisiens, Berrichons, Poitevins, disaient, dans un murmure où il y avait des larmes et des rires mêlés : "Adieu, mignonne ! au revoir, Madame ! soyez heureuse ! oubliez-nous,

Guillaumette ! songez à nous, bien-aimée !" Et les regards étaient attachés sur cette apparition souriante, arrêtée un dernier moment dans l'encadrement de la portière qu'elle soulevait d'une main, sur ce visage où chacun cherchait avec une jalousie secrète, avec des sanglots refoulés, avec un désir infini, le rayonnement fugitif de la parfaite croyance en la vie, tandis qu'elle, déjà détachée des autres, ne regardait plus qu'une seule personne, son plus vieil et son plus fidèle ami. Oui, M. de Rabelcourt avait eu la suprême pensée de Guillaumette, à l'heure où l'enfance finissait pour elle. Lui, protégé contre l'attendrissement par la longue habitude des séparations, il avait pleuré, lui, sceptique, il avait cru, et cru fermement au bonheur qu'il souhaitait à sa nièce, et qu'il enviait presque. Cet Edouard de Rueil, qui enlevait Guillaumette et l'emmenait hors du château Monant, était si évidemment amoureux ! Jeune ainsi, plein d'avenir comme tous les officiers qui se marient, il passait bien pour un peu brusque, rude, entêté, mais ses camarades le jugeaient comme une nature loyale, toute droite, incapable d'une trahison. "Qui l'eût dit alors ? se répétait M. de Rabelcourt, en voyant l'ombre descendre sur les campagnes embrumées du Berry. Qui l'eût deviné ? Rueil, avec son grand cou, son nez busqué, ses yeux très noirs, avait l'air d'un aigle, d'un épervier, mais pas le moins du monde d'un tourtereau volage ! Il n'est pas d'humeur facile. Cela même a dû augmenter. En vérité, j'ai là une jolie affaire sur les bras !"

Il s'inquiétait un peu de son rôle. Mais une petite fièvre d'amour-propre et de colère le poussait en avant.

Il était huit heures du soir, lorsqu'il mit pied à terre sur le quai d'une petite station rurale, au milieu d'un pays presque désert, couvert d'arbres et frais comme une cave à champignons.

—Ouf ! fit-il, quel voyage ! Parti hier au soir à onze heures ! Enfin, m'y voici. Je reconnais cet air vif de Monant. Des jours brûlants, des nuits glacées !

Il jeta sur ses épaules, bien qu'il eût mis un pardessus d'été, son plaid écossais, et regarda autour de lui. Comme il avait négligé de prévenir, afin de tomber "en plein jeu," selon son expression favorite, il n'aperçut que le train qui filait, le chef de station qui rentrait avec sa lanterne, et les étoiles qui se levaient. Le hasard fit heureusement passer un petit vacher qui s'en retournait, sifflant, vers quelque métairie.

—Prends ma valise et accompagne-moi au château, dit M. de Rabelcourt ; je te récompenserai.

—Vous allez au bal ? demanda l'enfant.

—Au bal ? Non, mon ami. Je vais au château de Monant, pas ailleurs. Il y a, en effet, deux ou trois gentilhommières un peu folles, dans les environs, mais moi, je vais à Monant, tu entends, Monant !

Le petit le regarda, eut un hochement de tête qui signifiait : "Je me trompais, en effet," et, le prenant sans doute pour quelque homme d'affaire, le précéda, sans plus dire un mot.

Il faisait une nuit reposante, tout embaumée de l'odeur des feuilles, des blés en grain et des ajoucs en fleur. M. de Rabelcourt, à la suite de son guide, prit par la traverse, par les chemins creux, marchant sur la crête des ornières, sur les pentes d'herbe qu'aucune tondeuse n'avait jamais fauchées. Il allait, de son pas relevé, la tête haute, les narines au vent,

aspirant l'air à pleins poumons. De temps en temps, il prononçait à demi-voix des phrases qui lui semblaient opportunes et saisissantes : "Ce pays est capiteux, Monsieur, j'en conviens, capiteux et poétique. Mais quand on a femme et enfants, que diable, on vit chez soi ! Il y a une morale après tout !"

Le petit crut qu'il récitait des fables.

Ensemble ils descendirent au creux des vallons, ils grimperent des pentes où les fougères luisaient sous les branches des châtaigniers. Enfin, après une demi-heure, au tournant d'une futaie qui s'ouvrait subitement sur une clairière montante, ils se trouvèrent dans une avenue sablée, à cent pas du château qui se dressait sur la crête de la colline, et dont les fenêtres, du haut en bas, étaient illuminées.

—Sapristi ! dit M. de Rabelcourt, ils ne m'attendent cependant pas !

—C'est qu'ils dansent ! fit le petit gars. Ça leur arrive. Ils ne s'en gênent guère.

Le voyageur écouta un instant les notes grêles d'un piano qui fusaient dans la nuit, et il ne douta plus. Contrarié, il continua de s'avancer, doucement, pour reprendre haleine. Quelques hommes de service, groupés le long des écuries, causaient, à droite du château. L'un d'eux se détacha, un vieux maître-d'hôtel à gros favoris blancs, solennel, qui servait depuis trente ans les châtelains de Monant, et qui avait connu M. de de Rabelcourt au temps de l'activité diplomatique, au plus beau de la carrière.

—Comment ! dit-il, c'est Monsieur le Ministre !

—Moi-même, Claude, répondit M. de Rabelcourt, flatté d'une appellation qu'on ne lui donnait plus aussi fréquemment qu'autrefois. Une surprise ! J'arrive sans qu'on ne sache rien.

—Monsieur le Ministre désire qu'on prévienne Madame !

—Du tout ! au contraire. Vous monterez seulement ma valise, afin que je puisse changer, et vous m'ouvrirez une chambre d'ami... Mais qu'y a-t-il donc ce soir à Monant ? Un bal ?

—Pardon, Monsieur le Ministre. Les appartements se prêtent mal à ce qu'on appelle un grand bal. Nous recevons quelques personnes des environs, une trentaine. Ça n'est qu'une sauterie. Ça va finir à onze heures. Je me permets de l'assurer à Monsieur le Ministre, parce que Madame a donné déjà quelques réunions de ce genre pour égayer les dernières semaines de congé de Monsieur.

Il s'inclina, en prenant la valise, et l'on eût dit, à l'air dont il passa devant le front de ses camarades, qu'il portait celle-là même où le ministre de jadis enfermait ses dépêches.

"Brave et imprudente enfant, pensa M. de Rabelcourt, je la reconnais bien ! Elle danse pour donner le change au monde. Elle veut faire croire à un bonheur qui n'est plus. Je n'ai peur que d'une chose : c'est que les masques tombent d'eux-mêmes, et trop brusquement, quand je vais entrer. Car j'arrive, Monsieur de Rueil, et je serai de la fête !"

Lorsqu'il eut passé son habit,—neuf heures sonnaient à l'horloge du vestibule,—le diplomate eut une petite tape pour écraser sur sa boutonnière, le ruban brésilien dont les ailes s'insurgeaient, tira bien droit, dans l'alignement de l'ouver-

ture de la chemise, les quatre boutons de son gilet blanc, et, sans bruit, poussa la porte du salon.

Il s'arrêta à trois pas. On valsait. D'abord personne ne le vit. Puis une jeune femme, assise près d'une douairière et qui cherchait des yeux un sujet de paroles remarquant l'inconnu, se pencha et demanda : "Qui est-ce ?" La douairière se pencha à son tour vers la gauche, et le mouvement se propagea, comme dans un champ d'épis ; des épaules blanches s'inclinèrent ; le même mot : "Qui est-ce ?" vola de groupe en groupe, jusqu'à Guillaumette de Rueil, que le diplomate, aveuglé par l'éclat des lumières, s'efforçait de découvrir derrière les couples de danseurs. Elle était assise dans l'angle le plus éloigné du salon, au milieu de quatre amies de son âge, un peu renversée sur le dossier de son fauteuil, écoutant rire autour d'elle, un peu distraite, et effaçant, à petits coups, les plis du tulle perlé qui recouvrait sa robe de satin rose. Tout à coup, le murmure qui gagnait de proche en proche arriva jusqu'à elle : "Qui est-ce ?" D'un mouvement souple, elle se redressa. Toutes ses amies suivirent le geste de son visage qui se penchait en avant. Ses yeux se plissèrent une seconde ; puis deux fossettes creusèrent ses joues ; ses dents parurent, éclatantes, entre les lèvres lisses. "Ah ! dit-elle, mon oncle Rabelcourt !" Et, glissant parmi les valseurs qui n'avaient rien vu, les mains tendues, rose et roussée sous l'auréole de ses cheveux blonds relevés, la mouche impertinente qui marquait sa pommette droite déplacée par le sourire et remontée d'une ligne, comme la pointe des sourcils, comme le coin des yeux, comme les ailes du nez, comme le fuseau des lèvres, Guillaumette de Rueil, dans le reflet des étoffes et des glaces, rythmant sa marche sur la musique de la valse lente, s'avança vers M. de Rabelcourt immobile, déjà courbé pour le baisemain, et qui la regardait venir.

Elle l'embrassa.

—Quelle bonne surprise, mon oncle !

—Je n'ai pas pu venir plus tôt, dit M. de Rabelcourt rapidement et à voix basse : les affaires, de grosses affaires m'ont retenu, mais je n'ai pas voulu manquer au rendez-vous, chère petite !

Elle répondit, du ton le plus naturel, et sans baisser la voix :

—Je n'en crois pas mes yeux : mon oncle à Monant ! D'où venez-vous ?

—Mais, de Belgique, murmura M. de Rabelcourt, tu sais bien.

—Exprès pour nous voir ?

—Naturellement.

—Et vous nous restez, je suppose ?

—J'ai fait porter mon bagage par Claude.

—Voilà qui est gentil ! Edouard va être ravi.

Et comme elle riait, ses yeux bleus encore câlins comme ceux d'un enfant, fixés sur le vieillard, celui-ci eut un hochement de tête admiratif, et songea : "Merveilleusement joué, Guillaumette ! Pas un trouble de physionomie, pas un aveu devant témoin ! Tu es de ma race !"

Puis, comme la valse avait pris fin, et que tous les yeux se tournaient à présent vers Guillaumette de Rueil et vers lui, M. de Rabelcourt, jusque-là très grave, ajouta d'un air dégagé, à voix haute :

—Plus Watteau que jamais, ma nièce !

—Vous trouvez ?

—Fraîche, mince, une taille de jeune fille !

Le sourire s'accrut sur les lèvres de M^{me} de Rueil. Une pensée drôle dut lui traverser l'esprit.

—Toujours diplomate ! répondit-elle. Vous ne changez pas non plus, mon oncle ! Voulez-vous venir avec moi : Edouard est de ce côté ?

En parlant, elle entraînait M. de Rabelcourt vers un petit salon où une dizaine d'hommes, campagnards de haute mine et retraités de la danse, jouaient aux cartes. Au moment où M^{me} de Rueil entra, l'un d'eux se retourna, en posant son jeu sur le tapis de la table. Il était grand, nerveux ; ses cheveux en brosse grisonnaient ; son nez dessinait une courbe accentuée au-dessus d'une forte moustache. Chez lui, dans sa physionomie de soldat qui n'avait qu'un petit nombre d'expressions simples, sans nuances intermédiaires, le premier mouvement se lisait à livre ouvert. Il ne put dissimuler une impression de contrariété que M. de Rabelcourt nota précieusement. Mais, en homme bien élevé, il se ressaisit vite, se leva, tendit la main :

—Tiens, mon oncle ! dit-il. Vous êtes si rare ici que vous me voyez étonné. Est-ce que vous seriez en mission du côté de Berry ?

—A peu près, mon neveu.

—J'en suis ravi, parce que j'espère qu'elle vous retiendra près de nous.

—Oh ! cela dépend, je ne suis pas encore fixé, vous comprenez ?

M. de Rabelcourt avait dit cela la tête haute, les yeux fixés sur ceux de Rueil, qui essayait de comprendre. Mais le jeune homme ne chercha pas longtemps, et, une demi-minute plus tard, un gros rire étouffé apprenait aux joueurs du petit salon que l'arrivée de l'oncle n'avait rien qui enchantât le neveu.

Déjà le diplomate s'était mêlé aux invités qui remplissaient la pièce voisine. Guillaumette le présentait. On s'empresait autour de lui. Quelques vieilles dames le reconnaissaient, pour l'avoir aperçu, soit à la fameuse fête de Monant, soit dans le monde, à Paris. "Ce cher ministre M. de Rabelcourt ! Comment donc ! mais qui pourrait vous oublier ? Quelle bonne chance pour notre Berry ! Vous souvenez-vous de ce bal à l'ambassade d'Autriche, à la fin du second empire ?..." M. de Rabelcourt répondait "Parfaitement." Il se souvenait de tout. Il avait des oreilles pour tout le monde, des paroles pour chacun, et des yeux pour toutes les jeunes femmes qui s'inclinaient. "Madame de Hulle, mon oncle ; Madame de Houssy ; Madame Guy Milet ; Madame O'Parell ; ma bonne amie la baronne de Saint-Saulge..." En même temps, des mots se croisaient derrière lui, chuchotés : "Comment, ma chère, ministre ?—Oui, plénipotentiaire.—Ah ! très bien ! où donc ?—En Amérique, autrefois, je ne sais pas trop.—Amusant ?—Tout à fait !"

Dans le nombre, insidieusement, selon sa coutume, et sans décourager aucune sympathie, M. de Rabelcourt choisissait les privilégiées qu'il désirait grouper autour de lui, les retenait d'un mot, d'un coup d'œil plus attentif, plus ému, qui disait : "Je vous reviens." Il revint bientôt, en effet, après avoir fait le tour du salon, et, comme la danse recommençait, alla

s'asseoir à côté de la baronne de Saint-Saulge, qui rangea sa traîne avec un sourire flatté. Deux douairières, non expressément invitées, l'encadrèrent. Quelques toutes jeunes châtelaines formèrent cercle devant eux. Celles qui étaient moins jeunes et moins candides préférèrent danser. M. de Rabelcourt débuta par complimenter sa voisine, à voix très basse, sur la façon de sa toilette. Les sept femmes se penchèrent pour recueillir les mots de l'ancien ministre, et elle s'épanouirent toutes. Alors, se sentant écouté, étudié, maître de son auditoire, retrouvant ce léger frisson d'aise que doivent éprouver les vieux oiseaux au soleil d'avril, il se mit à causer. L'histoire de la concession Jacobson eut encore un renouveau ; on vit reparaitre les hamacs suspendus aux lianes fleuries, Pepita la Péruvienne, dont le nom rassemble les lèvres comme pour un double baiser ; Juana, "sombre et jalouse créature," d'autres encore, dont le souvenir habillement mêlé à des noms d'empereur, de présidents de Républiques lointaines, de fleuves et de montagnes, éveillait, chez les jeunes auditrices de M. de Rabelcourt, une idée de la diplomatie qu'elles n'avaient point encore. Il contait bien, et, sans s'interrompre, à cause de la grande habitude qu'il avait des mêmes récits, il pouvait lever les yeux au-delà de son petit cercle, et observer ce qui se passait dans les deux salons. Il observait, par exemple, que M^{me} de Rueil, invitée trois fois dans un court espace de temps, avait refusé de danser, et s'était mise au piano. Il notait lui-même qu'elle était un peu rouge et agitée, et que, parfois, se penchant à droite du clavier, tout au bout du salon, là-bas, elle jetait sur le groupe un regard de maîtresse de maison, qui pensait : "Mes amies ne dansent plus depuis que mon oncle est là." L'oncle songeait : "Elle est inquiète." Cela ne l'empêchait pas de discourir. Les phrases se succédaient dans la bouche de M. de Rabelcourt comme au piano, également faciles, pleines de la même gaité légère, banale et mesurée.

Elles produisirent assez vite l'inévitable ennui des musiques faciles. Les imprudentes qui avaient recherché le voisinage du diplomate s'aperçurent que celui-ci prenait plus de plaisir à raconter qu'elles-mêmes à écouter ; elles se rendirent compte qu'elles rajouissaient, tout simplement, un vieux succès de salon ; elles commencèrent à trouver que les histoires d'Amérique n'avaient de nouveauté que les noms, qu'on avait mieux dans l'ancien monde, et elles regrettèrent de s'être laissées prendre au piège. Une à une, elles écartèrent leur chaise, élargirent le cercle, promènèrent des yeux quêtateurs autour du grand salon, appelèrent au secours d'un mouvement de paupière, se laissèrent inviter, et s'excusant d'un geste navré auprès de M. de Rabelcourt, partirent en tournant pour ne plus revenir.

Il ne resta, dans l'angle de l'appartement, que les deux vieilles dames dont M. de Rabelcourt s'occupait assez peu, mais qui s'attendaient à moins encore, et la petite baronne de Saint-Saulge, femme de trente-deux ans, laide, osseuse, qui lui plaisait par l'insolence naturelle de son esprit, l'exubérance de ses gestes, le timbre de sa voix qui était cristallin, par la vengeance qu'elle tirait de sa laideur, et surtout à cause de l'intimité qu'il savait maintenant exister entre M^{me} de Rueil et cette voisine de campagne. En tacticien expérimenté, il réfléchissait que Guillaumette pouvait se dérober, ou

ne pas tout dire, tandis qu'il avait là, ce soir, une occasion unique de s'instruire, un témoin qui ne devait rien ignorer, et qui ne demandait sans doute qu'à être indiscret. Interroger sans rien livrer, employer des mots vagues dans l'espoir d'attirer des réponses précises, avoir l'air de tout connaître pour obtenir un secret, tel avait été, dans la vie publique, le procédé classique de M. de Rabelcourt. Il résolut de l'employer de nouveau.

Dès qu'il se sentit seul, ou à peu près, avec M^{me} de Saint-Saulge, il se détourna insensiblement de la douairière de droite, opéra une conversion à gauche, et se penchant au-dessus du fauteuil où la baronne était pelotonnée :

—Je vois avec plaisir, dit-il, que vous êtes, Madame, l'une des meilleures amies de ma nièce. Elle a besoin d'appui, la chère petite !

—Oui, nous nous attendons à merveille, bien que nos caractères soient très différents.

—Il y a des circonstances, fit sentencieusement M. de Rabelcourt, qui rapprochent les natures les plus opposées.

—Nous habitons tout près l'une de l'autre, en effet, répartit M^{me} de Saint-Saulge. Jusqu'à ces derniers mois, nous nous connaissions sans doute, mais nous nous sommes liées surtout pendant ce long congé que M. de Rueil a passé tout entier à Monant. Je viens chez elle, elle vient chez moi, c'est-à-dire ils viennent. Oui, je l'aime beaucoup, cette pauvre chérie, si bonne, si oublieuse d'elle-même...

—Vous la plaignez, baronne, puisque vous dites pauvre ?

—Le mot s'applique si souvent aux riches ! Qui est-ce qui n'a pas ses misères ? mêmes les plus heureuses, même Guillaumette ?

Il se pencha un peu plus, et murmura :

—Vous savez donc tout, vous aussi ?

M^{me} de Saint-Saulge se déplaça légèrement dans son fauteuil, afin de rétablir les distances que M. de Rabelcourt tendait à rapprocher ; elle regarda fixement le diplomate, se demandant : " Que veut-il dire ? A quoi fait-il allusion ? Je ne sais rien que de tout simple au sujet de ce ménage tout droit et tout heureux. Laissons venir ce vieux dénicheur de nids, et ne nous avançons pas ! "

Elle répondit donc, du ton le plus simple, en jouant avec la chaîne d'or de son face-à-main, qu'elle enroulait sur le bois de son éventail :

—Que voulez-vous dire, Monsieur ?

—Que Guillaumette, d'abord, a l'air préoccupée.

—Je ne trouve pas.

—Elle nous regarde sans cesse, voyez !

—Apparemment nous lui sommes chers, tous deux.

—Elle ne danse pas !

—C'est... tout naturel.

—Non, Madame, ce n'est pas naturel. Elle adorait la danse autrefois... Elle souffre. N'essayez pas de me tromper : j'ai deviné l'injure qu'on lui a faite, le délaissement, l'abandon... Pauvre petite !

M^{me} de Saint-Saulge eut un sursaut. Elle releva vivement ses yeux, qui suivaient les saluts de huit danseurs de menuet, et prit son face-à-main pour mieux considérer M. de Rabelcourt. Toute sa jeunesse amusée, son large mépris de la finesse des hommes, son ravissement de trouver une occasion de ber-

ner un diplomate, l'espièglerie de l'enfant, persistante et vivante chez la femme de trente ans, s'épanouirent dans le regard dont elle fit le tour du visage inquiet de son interlocuteur. Et, ravie d'enfoncer M. de Rabelcourt dans sa méprise, penchant un peu la tête :

—Vous voulez parler de leur liaison ? dit-elle.

—Justement !

—Bien forte !

—J'en étais sûr ! dit M. de Rabelcourt en s'enhardissant. Je l'avais deviné à des signes certains. Mais quel triste événement, Madame, et invraisemblable !

—Invraisemblable ? Non, Je m'y attendais, et d'autres avec moi, tout le monde...

Elle souriait. Il prit une physionomie plus grave encore pour ajouter :

—Vraiment ? Est-ce que le voisinage se doute de quelque chose ?

—Un soupçon, vague encore. C'est si récent !

—Deux mois, peut-être ?

—Pas plus de trois, assurément, dit M^{me} de Saint-Saulge en riant tout à fait.

—Je vous envie, Madame, fit M. de Rabelcourt, de parler d'une situation pareille avec tant de détachement. Vous n'avez pas, comme moi, des liens étroits de parenté avec Guillaumette. Dites-moi : a-t-elle fait des reproches à son mari ? Y a-t-il eu des scènes ?

—Mais, je n'en sais rien ! répondit la jeune femme, en ouvrant son éventail... Personne n'en peut rien savoir... vous me demandez des détails d'une intimité...

—Tant mieux ! mille fois tant mieux, Madame ! Je suis heureux qu'il n'y ait pas de scandale. Un simple murmure dans le voisinage... Ma nièce est si brave qu'elle a dissimulé... On ne lui reproche rien, j'espère, pas la plus légère faute ?

—Comment dites-vous ?

—Je dis qu'Edouard est le seul coupable, et que c'est bien ce que je pensais !

—Mais non, Monsieur, il ne l'est pas !

—Vous l'absolvez ?

—Sans doute : un homme accompli, sérieux et gai, charmant, que tout le monde aime !

—C'est elle ! pensa M. de Rabelcourt.

Il se leva, sévère, et, incapable de contenir son indignation : —Madame, murmura-t-il, vous êtes très jeune. Mais dussé-je vous paraître appartenir à l'âge du fer ou de la pierre, je trouve la conduite de M. de Rueil inqualifiable.

La baronne de Saint-Saulge, luttant contre le fou rire, répondit après un instant :

—Quel drôle de dictionnaire vous avez, Monsieur !

—Ce n'est pas une question de dictionnaire, Madame ; c'est le fond même de nos sentiments qui diffère... complètement,...

complètement. Il salua, et la jeune femme suivit, de ses yeux où le rire diminuait, cet oncle singulier qu'elle n'avait pas encore catalogué dans sa riche collection de souvenirs mondains.

Il faisait chaud. La soirée manquait d'entrain depuis l'arrivée de ce personnage encombrant qui semblait accaparer, de loin, l'attention de M^{me} de Rueil et, de près, celle de M^{me} de Saint-Saulge. Elle se traîna une demi-heure encore, jusqu'au

thé. Puis, le bruit des voitures, tournant une à une devant le château, fit crépiter les vitres. Les voisins se séparèrent avec des "Charmante soirée, à bientôt," qui n'étaient pas tout à fait aussi faux qu'ailleurs. Mme de Saint-Saulge, en prenant congé de son amie, lui dit à l'oreille: "Exquis, ton oncle!—Tu trouves?—Impossible de s'ennuyer un instant avec lui. Il a inventé sur ton compte une histoire folle. Je l'ai emballé. Nous avons fini par nous dire des injures. Je viendrai te conter cela demain matin." Guillaumette répondit, avec le sourire calme qui lui était habituel: "C'est cela, chérie, à demain." Et elle demeura au milieu du salon, seule avec M. de Rabelcourt, tandis que son mari reconduisait un groupe d'amis jusqu'au perron.

A peine la porte fut-elle fermée, que M. de Rabelcourt, ressaisi par le sentiment de sa mission, s'approcha de la jeune femme et, serrant entre ses deux mains la main de sa nièce, lui dit tragiquement, à mots pressés:

—Nous n'avons qu'un moment, Guillaumette... J'en suis long... Tu me diras le reste... Nous agissons de concert, ma pauvre enfant!

Elle n'eut pas l'air de comprendre.

—Mais, je n'ai rien à vous dire, mon cher oncle!

—N'équivoquons pas. Rien ce soir, mais demain? Tu m'as appelé?

—Non.

—Ta lettre!

Guillaumette de Rueil rougit jusqu'à son auréole blonde. Embarrassée, hésitante, confuse, elle demeura un moment sans rien dire, se demandant s'il fallait ou non se confier à l'oncle si peu discret, qu'elle avait eu le tort d'alarmer. Elle se décida pour la négative, et, mettant ses deux bras sur les épaules du vieillard, riieuse et caressante, elle l'embrassa en disant:

—J'ai écrit cela dans un moment de folie. Vous saurez tout un jour, bientôt, je vous le promets. Ne vous alarmez de rien. Je ne pense plus rien de ce que je disais... Si vous voulez me faire plaisir...

—Certes oui!

—Eh bien! n'insistez pas. Oubliez la lettre. Surtout, n'y faites jamais allusion devant Edouard! Il serait furieux contre moi.

—Allons, mon cher oncle, dit Edouard de Rueil en entrant, une partie de billard, voulez-vous? Il n'est que onze heures!

—Je vous remercie, mon neveu, dit froidement M. de Rabelcourt. J'ai cent-vingt-sept lieues de chemin de fer dans le corps, et beaucoup de soucis dans l'esprit. Je te prie de sonner le valet de chambre, Guillaumette; je me retire.

Un moment plus tard, sur la première volée de l'escalier, M. de Rabelcourt, très digne, suivi de son ombre agrandie qui tournait sur le mur, montait, en posant les deux pieds sur chaque marche, et par petites enjambées saccadées qui faisaient valoir la forme et l'élasticité de son mollet. Devant lui, le valet de chambre portait le bougeoir. Dans le grand salon,

derrière la porte entrebâillée, M. et Mme de Rueil, pris d'un accès de gaieté, se disaient:

—Qu'est-ce qu'il a, votre bonhomme d'oncle, Guillaumette? Je le trouve d'un baissé! Comprenez-vous pourquoi il me fait une tête pareille?

—Pas encore. Je le saurai demain.

—Est-il de passage, au moins?

—J'espère...

—Vous ne l'avez pas invité?

—Oh! pas précisément!

—Délivrez-m'en, dites! Pour nos derniers jours, est-ce gai? A la fin de la semaine, nous réintégrons Limoges. S'il reste ici, je considère mon congé comme déjà fini!

Elle réfléchit un moment, et dit:

—Je trouverai en dormant.

Lui, habitué à ce qu'elle eût de l'esprit pour deux, il la regarda avec admiration, la crut sur parole, et déjà délivré, demanda:

—Si nous montions, nous aussi?

Et ils montèrent, sans valet de chambre et sans solennité.

M. de Rabelcourt dormit peu: la fatigue du voyage, le changement de lit, quelques cris d'enfant qui venaient de la nursery du deuxième, à travers le plafond, le tinrent éveillé une partie de la nuit. Il eut le temps de combiner son plan de bataille. Malgré tout, son esprit s'était reposé; ses idées se classaient d'elles-mêmes; sa vieille expérience lui conseillait, sans même hésiter, la conduite à tenir: "Je me trouve en présence d'un cas bien simple, et bien connu. Une femme est bafouée. C'est elle. Dans le premier moment de son indignation, elle cherche un sauveur, un homme qui soit un confident discret et un appui naturel. C'est moi. Cet ami, ce parent accourt. Elle s'affole à la pensée de compléter l'aveu, d'analyser elle-même son mal, elle hésite par pudeur, par crainte aussi des conséquences nécessaires, l'explication qui n'a pas eu lieu, la colère, la séparation probable. Que doit-il faire? Premièrement rester, afin d'augmenter les preuves qu'il possède déjà, et deuxièmement, quand il aura son dossier complet, l'ouvrir devant cette femme trop faible, lui dire paternellement: "Je n'ai besoin d'aucun aveu; la preuve est acquise; agissons!"

A l'heure du premier déjeuner, il trouva la famille rassemblée dans la salle à manger. Les enfants étaient sous les armes, en sarreaux immaculés rangés par tailles décroissante, à côté de leur mère, Jean et Pierre en bleu, Louise en rose, la petite Roberte, soutenue par les deux bras de sa mère, se tenait debout, fléchissante sur ses chaussons de laine.

—Bonjour, mon oncle!

Trois voix fraîches saluèrent M. de Rabelcourt qui entra, trois sourires l'accueillirent, le suivirent pendant qu'il s'approchait, et s'effacèrent lorsque, en récompense, l'oncle distrahit, peu paternel, n'eut donné à chaque enfant qu'une petite tape sur la joue.

—Sont-ils gentils? demanda Guillaumette. A qui ressemblent-ils?

—Ma chère, dit M. de Rabelcourt, je n'ai jamais jugé les femmes avant vingt ans et les hommes avant trente.

Il serra la main d'Edouard de Rueil, qui s'était levé à moitié de la chaise où il était assis, et disait:

B. E. MCGALE ·
Cher Monsieur,

Montréal, 21 mars 1883.

Nous avons fait usage de votre SPRUCINE dans notre Couvent ces quatre ou cinq dernières années, et nous pouvons consciencieusement la recommander comme un bon remède pour la toux, le rhume et les affections des bronches.

J'en ai envoyé à notre Maison-Mère où l'on s'en sert maintenant, et là aussi on est entièrement satisfait.

L'usage de la SPRUCINE devrait être répandu partout, car il est certain que ce remède est bien tel que vous le prétendez.

La Supérieure de l'Académie Ste-Anne.

—Eh bien ! mon oncle, avez-vous des projets pour aujourd'hui ?

—Toujours, mon neveu.

—Je parierais que c'est de revoir M^{me} Saint-Saulge ? Savez-vous que vous les faisiez, hier soir, une cour assidue ! Confidences, airs penchés, rires discrets, rien n'y manquait.

—Si ce n'est la sympathie, fit M. de Rabelcourt, en s'asseyant devant sa tasse de chocolat à la crème.

—Comment ! s'écria Guillaumette, qui nouait la serviette derrière le cou de Roberte, Thérèse ne vous a pas séduit ? Elle plaît à tout le monde !

M. de Rabelcourt lui jeta un coup d'œil de pitié, comme à une enfant qui ne comprend pas, et, fixant M. de Rueil, qui levait la tête, un peu étonné, de l'autre côté de la table :

—Une évaporée !

—Pleine de bons sens, pleine de cœur, dit Edouard.

—Sur ce dernier point, vous ne vous trompez pas, Monsieur de Rueil : je crois qu'elle en a pour deux.

Il eut un de ces rires qu'il appelait sardoniques, mais qui ressemblaient à tous les autres.

—Votre meilleure amie ? ajouta-t-il.

—Sans doute.

—Guillaumette me l'a dit, M^{me} de Saint-Saulge me l'a confirmé ; vous me le répétez ; je n'en doute aucunement, mais je prétends que Guillaumette aurait pu mieux choisir. Cette intime amie, — il appuya sur l'épithète, — m'a tenu des propos...

—Légers, mon oncle ? dit M. de Rueil, dont la forte et rude figure s'épanouissait d'aise. Mais vous avez dû les provoquer ? Je vous connais. Avouez que vous avez raconté à M^{me} de Saint-Saulge de ces histoires de l'Amérique du Sud...

—Non, Monsieur, les histoires venaient d'elle. Il était question de ce pays-ci, de vos environs, de vos environs immédiats...

Il s'arrêta, pour juger l'effet, qui ne parut pas considérable. Et M. de Rabelcourt, haussant le ton, rouge, les lèvres serrées, ajouta :

—Sans insister davantage, pour le moment, je vous répète qu'elle a fait étalage devant moi d'une morale facile. Je n'ai pas la prétention d'être un modèle, mais enfin, entre sa morale et la mienne, il y a, Dieu merci, un abîme.

—Mon cher oncle, dit Guillaumette, inquiète de la tournure que prenait la conversation, je vous assure que vous vous trompez. Elle a pu plaisanter. Elle est fine. Elle aime la contradiction. Quand vous la connaîtrez mieux, vous verrez que l'abîme est un tout petit fossé.

—Toi, dit M. de Rabelcourt, tu es aveugle. Mais M. de Rueil doit mieux m'entendre. J'aimerais mieux voir votre baronne à dix lieues d'ici.

—Parlez pour vous ! répondit Rueil, qui se montait.

—Je parle pour vous, au contraire, pour vous personnellement, dit M. de Rabelcourt. J'aimerais mieux vous la voir à cent lieues d'ici que dans votre maison !

—M^{me} la baronne de Saint-Saulge désirerait dire un mot à Madame, dit le valet de chambre en ouvrant la porte. Je l'ai fait entrer dans le petit salon.

Guillaumette de Rueil, après un instant de surprise, se souvint du rendez-vous donné la veille au soir, et, se penchant

vers ses quatre enfants, barbouillés, qui achevaient de manger, n'ayant pas soufflé mot :

—Mes mignons, fit-elle, vous demanderez à votre grand-oncle sa plus belle histoire d'Amérique. Voyez s'ils sont sages, Monsieur le ministre ! ajouta-t-elle en riant. Gâtez-les pendant cinq minutes. Et ne dites pas de mal de mon amie derrière moi, ce serait le trahir.

Elle adressa à son mari un regard plein de recommandations prudentes, auquel Edouard de Rueil répondit par un haussement d'épaules qui voulait dire : "Je vais me taire, mais ne me laissez pas longtemps en présence de votre oncle : il m'exaspère !"

Puis elle traversa l'appartement et sortit.

M. de Rabelcourt regarda fixement son neveu, acheva son chocolat, ne prononça plus un mot, et remonta dans sa chambre.

Edouard de Rueil ne le retint pas.

Après cinq minutes de conversation, les deux jeunes femmes se levaient et s'embrassaient M^{me} de Rueil avait des larmes au bord des yeux. L'autre riait.

—Vous êtes folle, Guillaumette, de pleurer parce que votre oncle n'est pas bon psychologue !

—Soupçonner mon mari ! Inventer une histoire pareille ! En parler dans un bal, chez moi ! Faire un visage de justicier devant Edouard qui n'a pas un tort, que j'aime, que je... vous admettez cela ?

—Pourquoi avez-vous écrit ?

—Je ne savais pas ce que je faisais.

—Dites tout à votre mari !

—Il m'en voudra. Il trouvera que j'ai été sotte, et il aura raison. Et cependant, si je ne dis rien, nous aurons une scène de famille, Rabelcourt contre Rueil.

—Faites mieux.

—Quoi donc ?

—Cédez-moi Edouard. Je l'invite à déjeuner. Tout s'arrange : ma voiture est au bout du parc ; nous partons à l'instant, lui et moi ; je le garde jusqu'à cinq heures ; vous aurez le temps de mettre votre oncle à la raison, et, quand ils se rencontreront, il n'y aura plus de nuages pour faire l'éclair.

—Admirable ! Mais ne dites rien de ma lettre !

—C'est promis.

Guillaumette essuya ses yeux, traversa le salon, entr'ouvrit la porte de la salle à manger, et, passant la tête dans l'ouverture :

—Edouard, dit-elle, bonne nouvelle ! La maison est intenable avec ce pauvre oncle, qui me semble de plus en plus original. M^{me} de Saint-Saulge va vous sauver : elle vous invite à déjeuner.

—J'y cours ! dit Rueil. Tâchez de le liquider ! Qu'est-ce qu'il a donc contre moi ?

—Je vais vous conter cela, dit M^{me} de Saint-Saulge en lui prenant le bras.

Ensemble ils descendirent le perron, et M^{me} de Rueil les vit s'éloigner doucement dans l'avenue ensoleillée, vers les bois qui commençaient à mi-pente. L'ombrelle cachait la tête de M^{me} de Saint-Saulge, mais on entendait la note perlée de son rire. L'officier secouait la tête comme pour dire : "Ce n'est pas croyable !" faisait des gestes avec sa canne, se pen-

chait pour entendre ce que racontait sa voisine, et les confidences devaient être amusantes, car elles modéraient l'allure de leur commune jeunesse. Ils formaient un joli groupe, lui, serré dans un complet d'étoffe bleue, qui faisait valoir sa haute taille, elle vêtue d'une robe claire, mousseuse, rayée de mauve, dont la jupe, à cent pas, traînant sur l'herbe et sur le sable, avait l'air d'un grand pavot blanc. Guillaumette les suivit du regard, à travers les vitres, et ils allaient atteindre le tournant de la futaie et disparaître sous les arbres, quand elle observa que son amie avait relevé son ombrelle, regardé une seconde du côté de la maison, et pris tout aussitôt une allure plus rapide. Mme de Saint-Saulge fuyait avec son invité.

Devant qui ?

Ce ne fut pas longtemps une question.

Se dégageant de l'ombre de la tour de droite, passant entre les verveines du massif central et la corbeille de pétunias qui bordait la pelouse, lancé à toute la vitesse que permettait la rondeur de son buste, M. de Rabelcourt apparut. Il filait dans la même direction. Sa tête, qu'il tendait en avant, ses yeux fixés sur le lointain de l'avenue, suivaient les fugitifs. Il les avait aperçus de sa chambre. Doutant de ses yeux, il avait examiné, avec ses jumelles d'opéra, ce couple de jeunes gens qui s'évadait si résolument et si gaiement dans la campagne. C'était lui ! c'était elle ! M. de Rabelcourt n'avait pas hésité. Il avait saisi sa canne, descendu l'escalier, ouvert la porte avec précaution. Il s'était juré de les rattraper, et, de tout son pouvoir, il s'efforçait d'accomplir sa promesse.

Mme de Rueil devina bien que les promeneurs, là-bas, hâtaient la marche à cause de lui. Mais elle hésitait à croire que son oncle cherchât à les rejoindre.

Elle étudia un moment la silhouette diminuante de M. de Rabelcourt. Bientôt le doute ne fut plus possible. "Ah ! mon Dieu ! pensa-t-elle, il court après eux !"

Elle ouvrit la fenêtre, et appela :

— Mon oncle ! mon oncle !

Il n'entendit pas ou feignit de ne pas entendre. Ses épaules se trémoussant, ses jambes qui décrivaient des courbes inusitées et soulevaient à chaque pas une fusée de poussière, son chapeau de soie agité par la course et présentant au soleil toutes les faces du cylindre, continuèrent de s'éloigner vers les allées couvertes où venaient de disparaître Mme de Saint-Saulge et Edouard de Rueil.

Guillaumette aurait voulu avoir un cheval, une bicyclette, des ailes, pour courir après lui, l'arrêter, prévenir un esclandre.

Agitée, inquiète, ne pouvant songer à empêcher désormais la rencontre des deux parties adverses, elle prit un chapeau de jardin, le piqua rapidement sur ses cheveux, et, s'engageant dans un sentier qui coupait la prairie et rejoignait les bois sur la droite, elle s'enfonça sous la futaie, afin de trouver au moins son oncle au retour, quand il reviendrait de l'extrémité du parc, et par le chemin le plus direct.

Elle avait marché vite, elle aussi. Elle s'assit sur un banc, dans une clairière d'où l'on voyait, devant soi, trois allées divergentes, pleine d'une ombre étoilée que berçait le vent. Mme de Rueil écouta, l'oreille tendue vers les lointains, là-bas, par où l'avenue principale trouait les massifs du bois, par où se poursuivait cette chasse du diplomate galopant une intrigue en fuite. Les grillons seuls chantaient. Elle entendit copen-

dant, après quelques minutes, une voix assourdie par la distance et par les feuilles. La voix s'éleva trois fois, et, bien qu'on ne pût distinguer les mots, il était évident qu'elle était violente, qu'elle commandait. Puis tout se tut. Le bois s'endormait de chaleur. Autour de Monant, dans les taillis et dans les futaies, on sentait diminuer même et mourir peu à peu ce long frissonnement des frondaisons que l'oreille confond avec le silence et qui défaille à certaines heures, comme le bruit de la mer.

Dix minutes s'écoulèrent. Mme de Rueil agita tout à coup son ombrelle, et fit signe : "Je suis là ! Venez !"

Au bout de l'allée veuve débouchait M. de Rabelcourt. Il avait vu sa nièce. Il s'avançait d'un pas moins rapide qu'en partant du château, mais encore ému et forcé. Il devait entretenir avec lui-même une conversation très vive, car sa canne faisait le moulinet, à intervalles rapprochés, et s'abattait sur des pousses de ronces, et il levait les épaules, et il se redressait par moments, comme s'il avait devant lui un contradicteur.

Quand il fut à portée de la voix, Mme de Rueil lui cria :

— Les avez-vous rattrapés ?

— Oui !

Elle devint toute pâle. Il approcha.

— Alors, qu'avez-vous fait ? Mon oncle, que je suis inquiète ! Qu'avez-vous fait ?

— Mon devoir !

Il était rouge et essoufflé. Le sentiment de sa victoire le remplissait encore. Mais il s'y mêlait de la pitié pour cette jeune femme qui, de si loin, le regardait venir et se troublait à mesure. M. de Rabelcourt s'arrêta, à deux pas d'elle, et dit :

— Ne t'alarme pas, ma pauvre chérie ; ne t'agite pas ; laisse-moi reprendre les choses à l'origine...

— Vite, vite, dites-moi au contraire ce qui vient de se passer... Je suis si malheureuse !... C'est ma faute... J'aurais dû vous expliquer ma lettre... Vous n'avez pas compris...

— Tout, mon enfant, tout...

— Mais non !

— Laisse-moi parler ! Tu vas voir ! Mais ne m'arrête plus ! Oui, ta lettre m'a donné le premier soupçon, presque une certitude. J'accours à Monant ; je te vois agitée ; je vois ton mari gêné par ma présence ; j'interroge Mme de Saint-Saulge, elle avoue...

— Quoi donc, puisqu'il n'y a rien ?

— Elle avoue cette trahison dont tu souffres, malheureuse enfant, et que tu voudrais me cacher maintenant ! reprit M. de Rabelcourt, en levant les deux bras. Elle le fait avec un cynisme complet, à moi ton oncle, chez toi ! Ah ! je ne l'ai pas manquée tout à l'heure ! J'ai aperçu ton mari qui la rejoignait dans les allées, j'ai couru après eux, la colère me rendait la jeunesse, je les ai, non pas rejoints, car ils trottaient presque, mais approchés d'assez près pour que ma voix portât, et...

150

GUÉRISSENT CORS ET VERRUES

Le seul remède sûr, rapide et efficace pour Cors et Verrues. Ni douleur, ni marque. Envoyé franco sur réception du prix.

Adressez B. E. MCGALE, Montreal.

—Mon Dieu, qu'avez-vous dit ?

—J'ai dit, de toutes mes forces : " Monsieur de Rueil, vous trahissez vos devoirs les plus sacrés, mais désormais, il y a un témoin : c'est moi ! "

—Et qu'est ce qu'il a fait ? Il s'est emporté ?

—Non.

—Il a répondu, du moins, très vertement ?

—En aucune façon : au lieu de s'arrêter, il a continué de courir, il a seulement tournée la tête, et il m'a jeté cette simple impertinence : " Au revoir, tonton ! " pendant que sa complice, encore plus légère que lui, l'entraînait. Je les ai entendus rire, Guillaumette, rire, quand je ne les voyais plus !

—Ah ! tant mieux ! tant mieux !

Elle n'en put dire davantage. Des larmes, l'agitation de ses nerfs, le contre-coup de l'émotion qu'elle avait eue l'empêchaient de parler. Et, à demi tournée vers M. de Rabelcourt, elle faisait signe avec ses paupières, avec ses lèvres qui se relevaient aux angles, avec toute sa jolie tête blonde qu'elle agitait : " Ne faites pas attention, j'ai eu peur, j'ai un moment de faiblesse, mais je suis contente, enchantée, ravie, et je vais vous le dire ! "

M. de Rabelcourt la crut folle. Il la considérait en silence, il étudiait ces jeux changeants de physionomie et ces gestes qui s'effaçaient l'un l'autre ; il éprouvait un peu d'inquiétude et de remords devant sa nièce, comme devant un de ces jolis jouets fragiles dont on a faussé le ressort sans le vouloir, et qu'on ne sait plus comment réparer.

Elle se répara toute seule.

Mme de Rueil cessa de pleurer tout à coup, saisit les deux mains de son oncle, et devenue grave, affectueuse même, ayant retrouvé cette limpidité de regard qu'elle avait plus que personne, elle dit :

—Mon cher oncle, c'est ma faute, mais vous avez commis une erreur énorme !

Elle ressemblait si bien en ce moment à la raison qui parle, elle avait un tel air de conviction, qu'il perdit toute la sienne, M. de Rabelcourt sentit qu'il avait erré, et rougit par avance de ce qu'il allait apprendre.

—Quelle erreur, Guillaumette ? demanda-t-il. N'es-tu pas malheureuse ?

—Je l'ai été vingt-quatre heures. Je ne le suis plus du tout.

—Ton mari ne te trompe pas ?

—Il est le plus fidèle et le plus aimant des maris !

—Je n'ai cependant pas rêvé ma conversation avec Mme de Saint-Saulge ?

—Une plaisanterie !

—Elle m'a parlé d'une liaison d'Edouard !

—Avec moi.

—Elle vient de l'emmener chez elle.

—De mon plein consentement : il déjeune aux Roches.

—Alors, pourquoi diable m'as-tu appelé ?

—Je n'en ai rien fait !

—Par exemple ! Et ta lettre ?

—Mon cher petit oncle, dit Guillaumette de sa voix la plus douce, il ne faut pas m'en vouloir ; vous avez trop d'expérience pour ne pas savoir que les jeunes femmes, même les plus heureuses, ont des moments où elles maudissent la vie,

où leur jeunesse ne leur est pas une consolation, au contraire. J'ai passé par une de ces crises-là. Ma lettre a été écrite par votre Guillaumette, déjà chargée d'une assez lourde famille...

—Jean, Pierre, Louise, Roberto, compta l'oncle.

—En six ans, reprit-elle. La mère souhaitait un peu de liberté, des vacances... Elle a eu la surprise désagréable...

—Tu serais...

—Oui, mon oncle : un petit cinq !

—!!!

—Nous le baptiserons cet hiver, à Limoges.

—Et c'est tout !

—C'est bien assez ! Ne vous fâchez pas !

—Et tu as eu le front de m'écrire, pour si peu, que tu voudrais partir avec moi pour Buenos-Ayres !

—Je l'ai regretté le lendemain !

—Et tu me donnes trois semaines d'angoisses en ne m'expliquant rien ! Tu me fais faire cent vingt-sept lieues. J'arrive, je te crois trompée, je soupçonne Mme de Saint-Saulge, j'offense ton mari, je risque de brouiller deux ménages, j'aventure gravement ma réputation d'homme du monde et de diplomate, et quand le mal est fait, tu veux bien m'apprendre que tout ce beau désespoir te venait de ce qu'on appelle une espérance ! En vérité, non, ma chère, ce n'est pas pardonnable !

M. de Rabelcourt retira ses deux mains que, jusque-là, Guillaumette de Rueil avait retenues entre les siennes, et, froissé, redressé contre le dossier du banc, il se mit à regarder vaguement les futaies.

La jeune femme n'essaya pas de se défendre. Elle se sentait en faute, mais se souvenant des recommandations d'Edouard et de l'heure qui s'écoulait, elle s'efforça de deviner les intentions de M. de Rabelcourt.

À l'autre extrémité du banc, les yeux vagues aussi et devenus songeurs :

—Je me charge de vous réconcilier, dit-elle, avec Mme de Saint-Saulge...

Il ne répondit pas.

—Le plus difficile, continua-t-elle, ce sera de faire entendre raison à ma mari. Vous, mon oncle, il vous excusera sans peine ;... mais il faudra lui avouer que j'ai écrit cette lettre fâcheuse, ridicule... Et je m'en inquiète un peu... Il ne sera que trop disposé à penser comme vous, que j'ai manqué d'esprit ce jour-là en ne me taisant pas, et que j'en ai manqué hier soir, en me taisant... Il est si bon pour moi, que ses reproches me sont infiniment durs.

M. de Rabelcourt la laissa continuer son monologue, sans l'interrompre.

Au bout d'un quart d'heure, il soupira, ses traits se détendirent, il regarda sa nièce avec des yeux où il y avait beaucoup d'indulgence et un peu de regret.

—Allons ! dit-il, Guillaumette, rentrons au château. Je

L'ASTHME GUÉRI

Envoyez votre adresse et vous recevrez un échantillon pour essai de la **POUDRE ANTI-ASTHMATIQUE** du Dr J. EMERY CODERRE. Voyez l'annonce à la page 127. Adressez :

THE WINGATE CHEMICAL CO. Limited.

MONTREAL.

vais te rendre l'explication toute facile : ne crains rien. Es-tu de force à revenir à pied ?

Ils se levèrent tous les deux.

En montant les marches du perron, M. de Rabelcourt, qui recouvrait de moment en moment sa belle humeur, ajouta :

—C'est égal, le voyage n'aura pas été sans profit pour moi. Il m'aura rappelé ce que nous sommes toujours tentés d'oublier, nous autres hommes : qu'il ne faut pas se hâter de secourir une femme qui se plaint. Fais atteler, ma petite Guillaumette.

Quelques minutes plus tard, comme la victoria qui faisait le service de Monant à la station voisine emportait M. de Rabelcourt et tournait l'angle du château, le diplomate allongea la tête hors de la voiture, et, complètement rasséréné, souriant déjà aux ombrages de Wimerelles, saluant sa nièce qui se penchait à une fenêtre basse.

—Au revoir, cria-t-il, au revoir, Guillaumette ! Ne me dérange pas pour le sixième !

RENÉ BAZIN.

RECETTES

Chapeaux mouillés.—Si votre chapeau de feutre est mouillé, ne le laissez pas sécher sans le brosser. Commencez par le bord et tournez toujours dans le même sens, jusqu'à ce que vous arriviez au centre de la calotte. Laissez au repos, mais ne rangez pas avant l'assèchement complet, à l'abri de toute poussière.

Le même traitement peut s'appliquer avec succès au chapeau de soie.

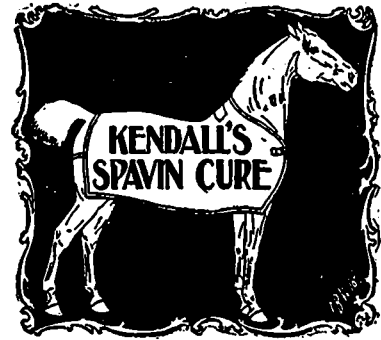
Emplois divers de l'essence de pétrole.—Outre la lumière qu'elle procure, l'essence de pétrole est d'un emploi très utile pour les ménagères.

- 1o Elle nettoie les gants de peau clairs et les remet à neuf ;
- 2o Elle enlève les taches sur les étoffes noires ;
- 3o Pour les évier de cuisine, les plats où on lave la vaisselle, tous ustensiles gras, en un mot, quelques gouttes d'essence versées dans ces récipients les dégraissent et les remettent à neuf ; rinçer à l'eau claire. Opérer loin du feu et de la lumière.

Merveilles.—Prenez un œuf entier dans un récipient, mettez 2 cuillerées de sucre en poudre et ajoutez-y autant de farine que vous pouvez, en ayant soin toutefois que la pâte ne soit pas trop épaisse et puisse s'étendre presque aussi mince qu'une feuille de papier. Alors coupez cette pâte en ronds, en lanières etc... et mettez-la dans une friture, pas trop chaude ; cela est cuit en un instant.

Cotelettes de veau à la viennoise.—Prenez des côtelettes de veau—plutôt petites,—aplatissez-les ; huilez-les et les trempez dans de la mie de pain Faites revenir et dorer au beurre clair. Et servez avec des moitiés de citron.

Ce mets doit être assaisonné franchement.



VAUT \$50 LA BOUTEILLE
Pour cet homme.

Cela peut vous valoir ce montant ou même davantage....

Fingal, Co. de Barnes, N.-D., 19 mars 1898.

Chers messieurs.—J'ai employé votre Remède de Kendall pour les éparvins et le considère un excellent liniment. J'en ai guéri ma meilleure jument que je ne vendrais pas pour \$125 et que j'ai autrefois offerte pour \$75. Je serai heureux de recevoir pour ce timbre votre livre et vos recettes, ainsi que l'explique le carton. Bien à vous. FRANK SMITH.

Hartington, P. O., Ontario, 6 mars 1898.

Dr B. J. Kendall Co.

Chers messieurs.—Vous trouverez sous pli un timbre de deux centins pour votre précieux livre sur les chevaux. J'en avais un mais je l'ai perdu. Depuis des années j'emploie votre Remède de Kendall contre les éparvins avec un constant succès et le considère comme le meilleur liniment sur le marché pour hommes ou bêtes. Veuillez m'envoyer le livre pour chevaux que vous annoncez sur la bouteille. GEORGE BROWN.

C'est un remède absolument sûr pour les Eparvins, les Suron, les Courbes, les Jardons, etc. Il détruit l'excroissance et ne laisse aucune cicatrice. Prix, \$1 ; six pour \$5. Comme liniment il n'a pas son égal pour les familles. Demandez à votre pharmacien le Remède de Kendall pour les Eparvins, ainsi que le "Traité sur les chevaux," le livre donné gratuitement ou adressez-vous à

Dr B. J. KENDALL Co., Enosburg Falls, Vt.

DENTISTE POUR CHIENS

"Vous ne sauriez croire, dit une vieille dame à cheveux blancs à deux jeunes personnes, apparemment son gendre et sa fille, en prenant place près de moi dans une des allées de Hyde Park, à ce moment désert, vous ne sauriez croire combien il est adroit. En un rien de temps il lui a enlevé les deux canines supérieures ; je dois revenir pour les autres."

Il s'agit du dentiste, pensai-je.

Le jeune gentleman répondit aussitôt :

"Oui, Mme Johnston en a aussi été très contente ; vous savez comme elle tient à son barbet."

Je crus avoir mal compris, ma connaissance imparfaite de la langue anglaise autorisant cette pensée.

Décidément, me dis-je, le sujet manque d'intérêt. Cependant j'écoutai.

"Il avait été très malade et, sa décision prise, elle dut attendre huit jours. Mon ami Brown, lui, n'a pas été content, mais de la note à payer seulement ; elle s'élevait à 500 francs ; pour deux dents c'est un peu cher. Il est vrai que c'était son Saint-Bernard qu'il regarde comme son bien le plus précieux."

Saint-Bernard ? cette fois je ne me trompais pas : il s'agissait de chiens. Mais alors que venait faire là le dentiste ?

La jeune dame prit à son tour la parole.

"Oh ! Brown pouvait bien faire ce sacrifice pour son trésor ; cela n'a pas sensiblement diminué ses 1500 de rente (lisez : ses 37,500 francs de revenu) ; si j'avais un chien que je considérerais comme mon "bien le plus précieux", je ne

regarderais pas à quelques livres pour lui entretenir la mâchoire. Le dentiste est très habile ; sa spécialité n'est pas sans lui faire courir quelques risques, et puis il est seul, et dame ! il a raison de se faire payer. Vous n'imaginerez pas, maman, combien gagne cet artiste dans son métier d'arracheur de dents de chiens !"

Maintenant, plus de doute ; il s'agissait bien d'un dentiste, mais d'un genre nouveau : d'un dentiste pour caniches. La question devenant très intéressante, j'approchai sans y paraître, ma chaise vers les causeurs, et ouvris toutes grandes mes deux oreilles.

La jeune Anglaise continua :

" Eh bien, cela varie entre 25,000 et 35,000 francs par an, mais il soigne les chats aussi. Et ses prix ne sont pas toujours exorbitants. Ainsi il prend 12 fr. 50 pour extraire une dent de terrier. Quand la bête est fragile, délicate, chère, le prix augmente : il monte alors à 25 ou 30 francs par dent. Ceci, bien entendu, pour des chiens de taille commune ; pour des dogues il ne prend pas moins de 80 francs par dent. Pour se rendre à la campagne avec tous les appareils, pas loin, jusqu'à 50 milles de Londres, c'est 200 à 300 francs de suite.

—Mais ma chère, reprit la vieille dame, vous me paraissez mieux informée que moi. Je suis sûr que c'est cette vieille folle de Miss Annie qui vous a renseignée.

—Justement ; c'est une pratique du dentiste, et pas une des moindres. Il ne se passe pas un mois sans qu'elle ne lui amène un de ses cinq chiens. Dernièrement c'était le tour du plus petit, qui souffrait. La dent enlevée, elle a voulu la faire remplacer. Vous savez, il les pose aussi. Ces fausses dents sont préparées avec des défenses de morse et coûtent très cher, 37 fr. 50 pièce ; le ratelier complet pour 750 francs. Il plombe, aurifie et pose même les dents en or massif. On m'a cité une petite dent en or, placée dans la mâchoire d'un chien danois, 125 francs. Mais ces prix sont variables, les difficultés à vaincre, les risques à courir, la dimension des bêtes, leur valeur, les augmentent souvent. Pour les grands chiens, il faut des instruments spéciaux, souvent plusieurs à la fois, et il en a de toutes les formes, de toutes les forces. Les danois et les terre-neuve, doivent être endormis, chloroformisés ou insensibilisés au protoxyde d'azote. Il a des sièges spéciaux pour cela, munis de coussins, de fortes lanières pour les immobiliser ainsi qu'une sorte de muselière en caoutchouc au fond de laquelle se trouve l'anesthésique et qu'il faut adapter à la tête de la bête. Ce n'est pas toujours chose facile ! Le patient se regimbe, puis se réveille souvent, et c'est dans ce dernier cas que l'opérateur court le plus de risque d'être mordu. Cela arrive et c'est le mauvais côté du métier. Ces grands chiens, aussi, ne sont pas toujours faciles à assoir sur la chaise d'opération ; ils s'y refusent souvent et ce sont alors des batailles à la suite desquelles la chambre est mise sens dessus dessous. Un jour, l'un d'eux sauta à la gorge du dentiste et n'a pas été loin de l'étrangler ; il en eut pour trois semaines à se remettre. Il a évidemment des aides pour ces cas, mais en général il opère lui-même, comme un vulgaire photographe : vanité d'artiste !

" Il n'est pas très rare qu'on lui amène même des chiens enragés, oui, enragés. Un soir il vit venir un domestique portant un sac très soigneusement ficelé. Un monsieur suivait. C'était un chien enragé auquel son maître voulait faire enlever toutes les dents. D'abord le dentiste refusa, mais le prix, 2000 francs, qu'on lui offrit, le fit réfléchir : il accepta. La bête endormie, l'opération réussit fort bien et elle guérit. Son propriétaire se serait plutôt tué que de le perdre, paraît-il. En somme, ce n'était pas cher. Oui, la peur de la rage fait qu'on lui demande souvent l'extraction complète de toutes les dents du ratelier. Ce n'est pas une petite affaire que cette opération ! Aussi la fait-il payer de 500 à 750 francs. On nourrit ensuite la bête de pâtées claires.

—Et les chats, questionna le jeune gentleman, je suis sûr qu'ils sont plus difficiles à traiter.

—En effet, répondit l'apologiste de ce singulier dentiste, ils sont très difficiles. Ils mordent et égratignent à souhait. C'est 12 fr. 50 l'extraction d'une dent de minet. Jamais on ne les endort. Pour les angoras de valeur, c'est 125 francs par dent. Il paraît qu'il ne leur a jamais posé de fausses dents et il prétend que ce serait impossible.

—Tout cela, dit la vieille dame en se levant pour terminer la séance, est bien bizarre et, de mon temps, on ne traitait pas aussi bien—ou aussi mal—les bêtes. N'avez-vous pas lu, dernièrement, les détails d'une facture de tailleur pour chiens absolument idiots ; des bottes, des pantoufles, des costumes d'hiver, d'été, de bains de mer, le tout pour une somme qui aurait suffi à une famille entière de White Chapel pour vivre trois mois ? Nous rétrogradons, c'est sûr, nous rétrogradons."

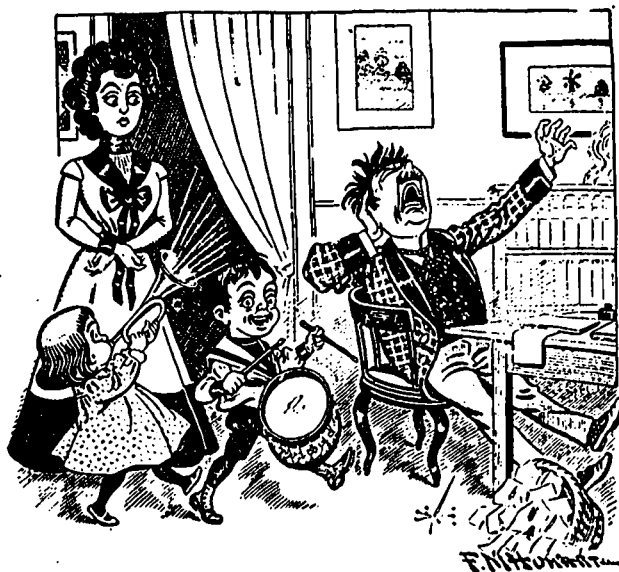
Et j'étais, en me levant à mon tour, entièrement de son avis.
LÉON NY.

UN PÈRE OBÉI



I

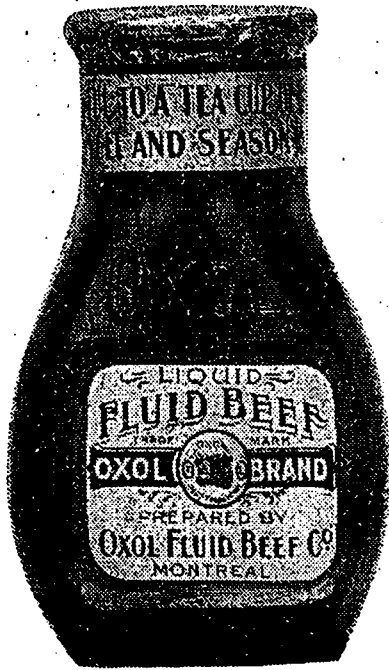
Le père.—Donne leur donc ce qu'ils demandent, quo j'aie la paix, enfin !



II

Le père.—Jérusalem !

La mère.—Mais c'est toi qui m'a dit de leur donner ce qu'ils demandaient.,,



A VENDRE PAR

B. E. McGALE,

2123 rue Notre-Dame, Montreal.

LE THE DE BŒUF OXOL

DONNE LA FORCE ET SUSTENTE LA VIE.

Une once d'OXOL, contient plus de matière nutritive qu'une livre d'Extrait de Bœuf ou que le thé de bœuf fait à la maison.

Préparé par la

Oxol Fluid Beef Co.,

MONTREAL.

Restaurateur de Robson

Plus de cheveux gris

Voulez-vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, préparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.

Propriétaire :

J. T. GAUDET, Pharmacien,

JOLIETTE, P. Q.

10c

Sur réception de 10c en argent ou en timbres-poste nous vous enverrons franc de port 10 jolies Cartes de Naissance. Élégantes et dessins attrayants.

L'AMI DU LECTEUR, 2 Maple Avenue, Montréal.

JUGE ET JURY

L'Homme qui se sert de Cirage
à Chaussures

est son propre juge et le jury ne
peut pas être en désaccord.

Mettez

Les Cirages Speciaux a Chaussures de



A L'ESSAI
PUIS ATTENDEZ
LE VERDICT.

L. H. PACKARD & Co,
MONTREAL.

Notre prochain numero

Le prochain numéro de L'AMI DU LECTEUR contiendra comme feuilleton complet un charmant récit intitulé

LA PATTE DU CHAT

qui n'a jamais été publié dans ce pays. On y trouvera aussi des articles sur les sujets les plus attrayants. N'oubliez pas de donner votre commande à quelque dépôt de journaux.

Voulez-vous un verre de BON BRANDY ?

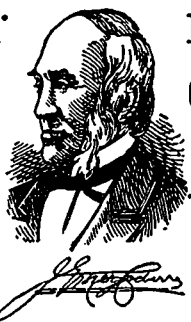
Demandez le

. BRANDY PH. RICHARD .

V. S. O. P.

Dont le GOUT, l'AROME sont des plus exquis.

ESSAYEZ-LE



**L'ASTHME
GUÉRI...**

**Echantillon
gratuit**

La surprenante nouvelle que l'ASTHME PEUT ÊTRE GUÉRI venant d'un homme aussi autorisé que l'était feu le Dr J. Eméry Coderre, qui au cours d'une pratique de plus de 50 ans a eu une large expérience et de merveilleux succès dans le traitement des maladies des organes respiratoires, vous prouve que la Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre apporte un soulagement immédiat aux plus violentes attaques d'asthme. Son emploi régulier ne contribue pas seulement à soulager le malade mais rend les attaques moins fréquentes, puis en empêche pour tout bon le retour.

Dans les cas d'ENROUEMENTS GRAVES, d'OPPRESSIONS BRONCHITQUES et de TOUX OBSTINÉES, cette poudre sera considérée hors de prix. Convaincus que le moyen honnête de rendre un Remède est de laisser ceux qui voudraient l'acheter reconnaître par eux-mêmes ses mérites avant de faire l'achat—à chaque victime de ces maux qui nous enverra son nom et son adresse nous ferons parvenir gratuitement un paquet-échantillon de la Poudre Anti-Asthmatique du Dr Coderre.

**Elle soulage immédiatement!
Elle guérit les cas les plus obstinés!!
Elle est absolument sûre!!!**

Envoyez votre adresse afin de recevoir gratuitement et franco un paquet-échantillon. Si vous êtes souffrant ne manquez pas d'essayer ce remède et vous serez soulagé.

The Wingate Chemical Co.
(Limited.)
2 MAPLE AVENUE,
MONTREAL.

**Aux cultivateurs
et éleveurs....**

A vendre: Plusieurs jeunes taureaux Ayrshire, enregistrés; âgés de 1 à 3 ans. Seront vendus à prix raisonnables pour faire place à de nouveaux bestiaux. Aussi le célèbre vieux taureau "Warrior," un des plus beaux types pour la reproduction qui soient en Canada. Pour autres détails, etc., écrivez à



BELLEVUE FARM
St Lambert
Vis-à-vis Montréal.

Principaux officiers de la Société des Artisans Canadiens-Français

Officiers honoraires

AUMONIER GÉNÉRAL,..... Mgr PAUL BRUCHÉSI, archevêque de Montréal.
PRÉSIDENT HONORAIRE,..... Sir WILFRID LAURIER, prem. min. du Canada.
AUMONIER,..... M. le chanoine A. ARCHAMBEAULT.
VICE-PRÉS. HONORAIRE,..... Son Honneur RAYMOND PREFONTAINE, M. P. maire de Montréal.

Conseil exécutif

PRÉSIDENT GÉNÉRAL,..... JOSEPH THIBEAULT, maître plombier.
1er VICE-PRÉS. GÉNÉRAL,..... ALFRED LAMBERT, manufacturier de chaussures.
2me VICE-PRÉS. GÉNÉRAL,..... L. S. GENDRON, employé civique.
1er COMMISSAIRE-ORDONN..... NARCISSE LAPOINTE, négociant.
2me COMMISSAIRE-ORDONN..... NAPOLEON DESCHAMPS, négociant.
DIRECTEURS,..... DOMINA GAGNE, manuf., portes, chassis, etc.
GREGOIRE LEVEILLE, maître plâtrier.
LOUIS A. JACQUES, négociant et échevin de la cité de Montréal.
ALPHONSE H. RENAUD, manufacturier et marchand de meubles.
F. G. CRÉPEAU, notaire public.
NAPOLEON THEORET, notaire public.
C. P. CHAGNON, marchand de nouveautés.
J. V. DESAULNIERS, professeur à l'École Montcalm, Montréal.

Officiers

SECRETARE-GÉNÉRAL,..... A. BOURBONNIERE.
TRÉSORIER-GÉNÉRAL,..... HENRI ROY.
MÉDECIN EN CHEF,..... E. P. LACHAPELLE, M. D.
AUDITEURS,..... J. S. MATTE, Québec, P. Q.
J. N. RATTEZ, Ottawa, Ont.
PROCUREUR,..... GUSTAVE LAMOTHE, avocat.
NOTAIRE,..... PHILLAS MAINVILLE, N. P.
INSPECTEUR GÉNÉRAL,..... NAPOLEON LACHANCE.

Conditions d'admission

Pour être admissible dans cette société, il faut posséder les qualités et remplir les conditions suivantes:

- (1) Être catholique et n'appartenir, sans dispense de l'ordinaire, à aucune société secrète ou autre défendue par l'Eglise catholique.
- (2) Avoir de bonnes mœurs et n'être point adonné à l'usage immodéré des boissons enivrantes.
- (3) Jouir d'une bonne santé, d'une bonne constitution, n'être sujet à aucune maladie héréditaire, acquise ou incurable, ni alligé d'aucune infirmité notable.
- (4) Ne pas exercer l'une des occupations suivantes, qui sont réputées insalubres aux fins des règlements de la Société, savoir: égoutier, vidangeurs, pompier, ingénieur et chauffeur de locomotives, mineur, serrefrein, etc., etc.
- (5) Être âgé d'au moins dix-huit ans et ne pas dépasser l'âge de quarante-cinq ans.
- (6) Parler la langue française; être Canadien-Français ou considéré comme tel.

L'aspirant doit être présenté par deux membres qui signent la formule de présentation. Il dépose en même temps \$1.25 pour couvrir les frais de son examen médical. S'il est admis par le bureau de direction, il aura à payer les droits d'entrées suivants:

De 18 à 30 ans	\$ 2.00	De 41 à 42 ans	\$20.00
" 30 à 35 "	3.00	" 42 à 43 "	30.00
" 35 à 40 "	5.00	" 43 à 44 "	40.00
" 40 à 41 "	10.00	" 44 à 45 "	50.00

L'aspirant déposera aussi, comme droit d'entrée, cinquante centins pour faciliter le prompt paiement de l'indemnité au décès, cinquante centins pour sa contribution du mois et quinze centins pour son certificat d'admission, mais il n'a pas de contribution de décès à payer dans le mois qui suit son admission. La contribution régulière de chaque membre est de cinquante centins par mois payable d'avance, le ou avant le premier mardi de chaque mois. La contribution au décès de chaque membre est actuellement de 8 cents par décès, de manière à former \$1,000 pour la veuve ou les héritiers.

Bénéfices

Un membre a droit à ses bénéfices aussitôt qu'il a reçu son certificat de membre. Il a droit à une allocation de quatre piastres par semaine pendant vingt semaines lorsqu'il est malade. A son décès, sa veuve ou ses héritiers reçoivent mille dollars. Jusqu'aujourd'hui la cotisation mensuelle et la contribution au décès réunies n'ont pas dépassé \$15 par année. Tout membre peut disposer des mille piastres dues à sa mort, en faveur de qui il veut: s'il n'en dispose pas par testament ou autrement, cette somme est payable à sa femme, et, s'il n'a pas de femme, à ses héritiers.



...UNE CHANCE SANS PRECEDENT... Des primes artistiques pour le public lecteur.

Dans le double but de nous montrer reconnaissants pour l'encouragement que nous a accordé le public et, aussi, pour disséminer certaines gravures réellement artistiques, nous avons décidé de faire l'offre que voici :

A tous ceux qui, étant nouveaux abonnés, nous enverront VINGT-CINQ CENTS pour l'abonnement, plus CINQ CENTS pour la poste, nous enverrons au choix une des gravures suivantes : grandeur 13x16.

Ste Famille, St Joseph, Sacré Cœur Jésus, Sacré Cœur Marie, Immaculée Conception, Le Bon Pasteur, Jésus portant sa Croix, Ste Hélène, Ste Philomène, Ste Cécile, Ste Agnès, Ste Marguerite, N.-D. du Saint Rosaire.

Le Printemps, l'Été, l'Hiver, la Boisson favorite, l'Espérance, Souvenir du Mariage, Mort d'un Père, Mort d'une Mère.

On remarquera qu'il y a dans cette série de gravures des sujets religieux et des sujets inspirés par la sentimentalité ou l'idée de famille.

Qu'on n'oublie pas de répandre cette bonne nouvelle et de donner à tous la chance de recevoir un excellent journal et en plus une prime de première classe.

L'AMI DU LECTEUR, No 2 Maple Avenue, Montreal.

LA PLUME de
BLAIR...

à fontaine



produisant
son encre.

Cette plume produit sa propre encre. Il suffit de la remplir d'eau ; celle-ci se change en une encre à copier inaltérable noire, violette ou écarlate ; ce qui permet à celui qui en possède le pouvoir à tout moment et tous lieux produire l'encre voulue. Ce pouvoir de produire l'encre dure un an et peut être renouvelé pour presque rien. On se rembourse le prix de cette plume en quelques mois.

Elle ne peut pas couler.

Aucune faiblesse dans le mécanisme intérieur. La plume est en or à 14 carat et de la dimension régulière.

Barre d'alimentation au-dessus pour plume à longue pointe et au-dessous pour les autres.

Elle ne coûte pas plus, même beaucoup moins que celles d'ancien genre.

Plus de 12,000 vendues en six semaines.

Afin de donner à nos lecteurs cette Plume Fontaine si parfaite à un prix modéré, nous avons fait un arrangement avec la Blair's Fountain Pen Co., de New-York pour la fournir à nos abonnés aux prix réduits que voici :

No 1. Plume d'or à pointe fine, - - - - -	\$2.00	No 3. Plume d'or à pointe fine ou à souche, - - - - -	\$3.00
No 2. Plume d'or à pointe fine ou à souche, - - - - -	2.50	No 4. Plume d'or à pointe fine ou à souche, - - - - -	3.50

Magnifiquement ciselée et montée en or, 75 cts de plus. Pour être certain d'obtenir ces plumes à ces prix réduits, on devra envoyer directement les ordres à notre bureau avec le prix de la plume désirée. Si vous voulez éviter tout risque qu'elle soit perdue par la malle, envoyez huit cents de plus.

S'adresser à L'Ami du Lecteur, Montréal.

UNE OFFRE MAGNIFIQUE

Pour arriver à mettre notre publication tout à fait dans la faveur du public et avoir une excellente liste d'abonnés, nous faisons des offres spéciales, qui nous font encourir une grande dépense, vu que des primes sont données.

N'importe qui peut offrir un joli cadeau aux parents ou amis sans grand travail. N'allez-vous pas vous mettre de suite en campagne pour nous procurer des abonnés pour que nous ayions le plaisir de vous envoyer une de nos primes quand vous aurez choisi celles qui vous plaisent.

Pour un club de quatre, nous vous enverrons l' "Ami du Lecteur" pendant un an.

Pour un club de dix nous donnerons un joli set de boutons en or—un plaqué substantiel pour pour chemises—garantis devoir durer cinq ans.

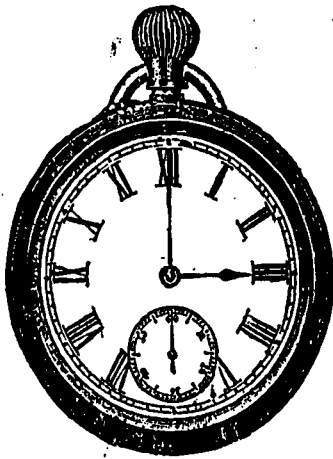
A tous ceux qui nous enverront VINGT SOUSCRIPTIONS, nous expédierons, tous frais payés, une jolie montre—un métal—un régulateur parfait dont vous n'aurez jamais à vous plaindre.

Vu que ces dons si généreux nous font encourir une forte dépense, nous ne pouvons les offrir que pendant 30 jours. De plus, sachant qu'une grande demande va être faite, permettez-nous de vous prier de commencer de suite votre propagande pour notre Journal.

Quelques heures de travail vous procureront un cadeau précieux.

Adressez : Département des Primes,

L' "AMI DU LECTEUR," Montréal.



UNE AUTRE PRIME

A toute personne qui nous fera parvenir 50 cts, plus 5 cts pour la poste, nous enverrons L'Ami du Lecteur pendant un an et un des ouvrages suivants qui coûtent 50 cts en librairie :

Le médecin des pauvres, grand roman, par Xavier de Montépin.

Les mille et une nuits, contes arabes, ornées d'un grand nombre de gravures.

Le Pèlerin de Sainte-Anne, roman canadien par M. Pamphile Lemay, nouvelle édition complète en un volume.

Ris et croquis, historiettes, fantaisies et nouvelles, par C. M. Ducharme.

Albert ou l'orphelin catholique, par A. Thomas. L'auteur, sous forme de roman très attachant, prend la défense des croyances et pratiques catholiques contre les préjugés et les calomnies protestantes. C'est en même temps un récit plein d'intérêt et un ouvrage de controverse très solide et bien écrit.

Cuisinière canadienne (nouvelle), contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir dans un ménage, tel que l'achat des diverses sortes de denrées ; les recettes les plus nouvelles et les plus simples pour préparer les potages, les rôtis de toutes espèces, la pâtisserie, les gelées, glaces, sirops, confitures, fruits, sauces, puddings, crèmes et charlottes ; poissons, volailles, gibier, œufs, légumes, salades, etc., différentes recettes pour faire diverses sortes de breuvages, liqueurs, etc., etc., un volume, élégamment relié en toile.

Les secrets de la Maison Blanche, ou le Mystère de la Statue de Bronze, roman par L. B.

Gustave ou un héros canadien, un charmant épisode du pays.

Les Bastonnais, ce célèbre ouvrage en nouvelle édition de luxe.

HATEZ-VOUS!

HATEZ-VOUS!

PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE POUR AFFECTIONS BILIEUSES &c.

Le vrai remède du printemps

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé!

LES PILULES de Noix Longues de McGALE . . .

Etant purement Végétales, peuvent être données en toutes saisons et dans tous climats ; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Bilieux

Prenez 2 ou 3 Pilules en vous couchant, et 1 ou 2 le matin à jeun, et répétez la même dose 2 ou 3 jours après, ou au besoin. TRAITEMENT.—Mangez peu, choisissant une nourriture simple et légère, substantielle et facile à digérer ; exercice modéré.

La Jaunisse. Prenez 2 Pilules tous les matins à une heure régulière, avant de manger, et buvez 3 fois par jour, un verre à pied de tisane de Dandelion dont voici la recette : 2 onces de Racine de Dandelion dans une pinte d'eau bouillante, laissez tremper pendant une heure et coulez.

Constipation, Dyspepsie, Indigestion. 1 Pilule avant de dîner ou en se couchant ou au besoin. TRAITEMENT.—Aliments nourrissants et légers. Ne jamais prendre ni soupes ni ragoûts, et boire très peu d'aucune liqueur en mangeant ; exercice modéré en plein air.

Les Pilules de McGale sont les meilleures Pilules de famille pour l'usage général. Les directions et explications entourent chaque boîte. Voyez que le nom de McGale se trouve sur chaque paquet.

25c. PAR BOITE ; 5 BOITES POUR \$1.00.

Expédié franc de port sur réception du prix.

B. E. McGALE, Chimiste, Montréal.



HUILE DE MORGAN

POUR

CHEVAUX ET BÊTES A CORNES

POUR ÉPARVIN. Pour éparvin d'os ou de sang, nous recommandons de panser avec de l'huile, en premier. Après, faites usage de l'huile deux fois par jour pendant quelques jours. Après que vous aurez fini l'usage de l'huile appliquez de l'huile d'olive pour guérir la plaie.

POUR BLESSURES PAR LE HARNAIS. Appliquez une petite quantité de l'huile sur la blessure pour une guérison certaine.

POUR ENFLURE. Frottez bien l'enflure avant de faire usage de l'huile.

POUR ECLISSE. Servez-vous de l'huile de la même manière que pour l'éparvin d'os et de sang.

MAL D'ÉPAULE. Faites usage de l'huile sur la partie où se trouve le mal. Faites attention de ne pas trop l'étendre.

POUR CRAMPONNURE. Appliquez un peu d'huile pour quelques jours, et elles seront guéries.

POUR COURBES. Faites usage de l'huile sur la courbe, appliquez un bandage un peu serré après l'application de l'huile et vous serez certain d'une guérison.

POUR CRAVASSES. Lavez les pattes du cheval avec du savon de castile, essuyez-les ensuite faites application de l'huile, et dans les cas sévères, faites usage de la poudre de condition Universal et vous êtes certain d'une guérison.

JOINTURES ROIDES. Frottez la jointure avant d'appliquer de l'huile que vous userez tant que vous n'aurez pas obtenu une guérison.

POUR LA GOURME. Appliquez de l'huile à l'extérieur, trois fois par jour, lorsque vous aurez blessé le cheval, vous serez certain d'une guérison.

POUR BRULURES. Faites usage d'une petite quantité de l'huile sur la partie brûlée, deux ou trois fois par jour, et vous serez certain d'une guérison.

POUR LES CORS. Après avoir ôté le fer du cheval vous lui plainerez la corne bien mince vous verrez une petite tache rouge sous le fer, et vous appliquerez de l'huile trois fois par jour, pour plusieurs jours en suivant cette direction vous êtes certain d'une guérison.

POUR MALADIES DE PIED. Levez la patte du cheval et versez de l'huile dans le pied, et tenez la jusqu'à ce que l'huile soit pénétré dans la corne. Vous voyez souvent des chevaux qui boitent à cause de la fièvre qu'ils ont dans les pattes, et la corne trop sèche, l'usage de l'huile apportera une guérison dans ces cas.

POUR TUMEUR SUR LES PATTES. Faites usage de l'huile comme pour les éparvins.

PUFF SUR LES PATTES. Appliquez de l'huile sur les pattes blessées avec de l'huile ; si c'est possible faites usage de l'huile deux ou trois fois par jour.

POUR BÊTES A CORNES

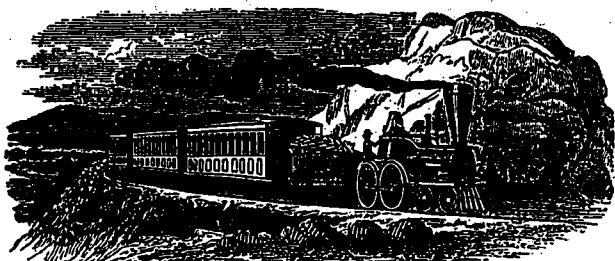
POUR LES VACHES QUI ONT MAL AUX TRAYONS. Appliquez de l'huile deux fois par jour pendant deux ou trois jours, et elles seront guéries.

POUR MAL DE CORNES. Appliquez l'huile sur les cornes et versez en une petite quantité entre les cornes et elles seront guéries.

POUR COUPURE, DÉCHIRURE, BOITURE, ENFLURE, BRULURE. Appliquez l'huile comme pour les chevaux.

En vente partout. Pour brochures et autres informations, s'adresser à

LANE MEDICINE CO., MONTREAL.



Chaque semaine partent
des pleins chars de

STANTON'S PAIN RELIEF

REMEDE INTERNE ET EXTERNE

Ce remède arrête et dissipe plus d'indispositions et de douleurs, et établit un plus parfait équilibre de tous les fluides qui circulent dans le système humain, que ne saurait le faire dans le même espace de temps aucun médicament en usage.

Ce Remède Populaire devient rapidement d'un usage universel, par le fait que nous guérissons, sans charge, chaque fois que l'occasion s'en présente, aucune des maladies énumérées ci-dessous. Aussitôt que le Stanton's Pain Relief est appliqué, il tue la douleur avec une rapidité qui tient du prodige. Pour indisposition ou douleur nous garantissons qu'il opérera l'effet que réclame l'étiquette : dans le cas contraire, votre argent vous sera remboursé. Ne l'achetez pas avant d'en connaître l'efficacité.

Nous n'avons pas la prétention de guérir toutes les maladies—mais seulement celles mentionnées dans la direction.

Ce liniment repose sur des propriétés chimiques et électriques et peut, par conséquent, s'appliquer dans les cas de dérangement dans la circulation des fluides nerveux et vitaux.

Le Soulage-Douleur agit directement sur les absorbants, et réduit les enflures glandulaires et autres dans un temps incroyablement court et sans aucun danger provenant de son usage dans aucune circonstance.

C'est un remède interne, composé de racines, d'herbes et d'écorces dont nos ancêtres faisaient usage, et que la Providence a répandues en grande quantité sur la terre pour guérir toutes les maladies, si nous savons en reconnaître les merveilleux effets. Il a fallu plusieurs années d'expérience et d'étude à la Faculté de Médecine pour trouver les remèdes les mieux adaptés aux maladies suivantes, savoir :—

Choléra, Choléra Morbus.

La Diarrhée et la Dysenterie en 1 jour.

Le Mal de Tête et le Mal d'Oreille, en trois minutes.

Le Mal de Dents en une minute.

La Névralgie en cinq minutes.

Les Entorses en vingt minutes.

Le Mal de Gorge en dix minutes.

La Colique et les Crampes, en cinq minutes.

Le Rhumatisme dans un intervalle de 1 à 30 jours.

La Fièvre Intermittente et autres en une journée.

Les Douleurs dans le Dos et les Côtes en dix minutes.

La Toux et le Rhume en un jour.

La Pleurésie, en un jour.

Guérit de plus la Surdité, l'Asthme, les Maladies des Bronches, l'Inflammation des Intestins, la Dyspepsie, les Maladies du Foie, l'Érysipèle, le Battement de Cœur, les Brûlures, les Engelures, les Cors, etc., etc.

👉 Gardez-le dans votre famille. La maladie arrive lorsqu'on s'y attend le moins. 👈

Prix 25 cts vendues partout.

Vendues en gros par "THE WINGATE CHEMICAL COMPANY Limited
Montreal, Canada."